



2

40

PREMIERS ET DERNIERS VERS

DU MÊME AUTEUR :

LE CŒUR SOLITAIRE, édition refondue et augmentée..	1 vol.
LE SEMEUR DE CENDRES	1 vol.
L'HOMME INTÉRIEUR	1 vol.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

CHARLES GUÉRIN

Premiers et derniers Vers

FLEURS DE NEIGE

JOIES GRISES

avec une préface de Georges Rodenbach

LE SANG DES CRÉPUSCULES

avec une préface de Stéphane Mallarmé

DERNIERS VERS



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIII

1923

PQ

2613

U214A6

1923

IL A ÉTÉ TIRÉ :

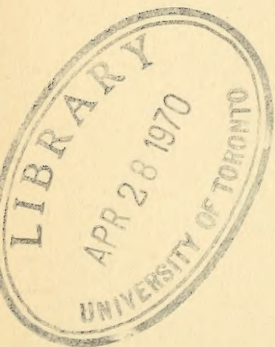
**Treize exemplaires (dont sept hors-commerce) sur vieux Japon
à la forme marqués, à la presse,
de A à M**

**149 exemplaires sur Hollande van Gelder
numérotés, à la presse, de 1 à 149.**

**275 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma
numérotés de 150 à 424.**

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

726



NOTE DE L'ÉDITEUR

Le présent volume est formé de poésies qui ont paru pour partie dans *Fleurs de neige*, *Joies grises*, *le Sang des Crépuscules*, trois des premiers livres de Charles Guérin, aujourd'hui épuisés, et de pièces inédites, postérieures aux derniers vers publiés.

FLEURS DE NEIGE

FRONTISPICE

... C'est donc une véritable misère que de vivre sur la terre. Et plus un homme veut vivre selon l'esprit, plus la vie présente lui devient amère, parce qu'il ressent mieux et qu'il voit plus clairement les défauts de cet état de corruption.

Imitation de Jésus-Christ,
Liv. I^{er}, ch. xxii.

Sous les pins fins pleins de plaintes, au sein des landes
Languissent et sommeillent les filles des neiges.
Ce sont celles qui souffrent parce qu'elles n'aiment
Pas. Et leur spleen s'épanouit en larmes blanches.

Quand le soleil agonisant les ensanglante,
Il semble éclore comme un peu de vie en elles.
Mais lorsque l'astre las est mort au ciel funèbre
Les fleurs retombent dans la nuit et le silence.

N'ayant que leur parfum de vierges pour seul charme,
Elles croissent ainsi, dédaigneuses et chastes,
Dans la brume où des vols de corneilles se croisent.

— Mon âme est, sous les pins froissés des vents algides,
La lande désolée où végètent les froides
Fleurs de neige, les éternelles Nostalgiques.

LA BERCEUSE

Ce lui était une douceur d'entendre venir
dans le silence des corridors — comme un
accompagnement à son rêve — très vague,
très atténué, le chant du piano.

GEORGES RODENBACH.— *L'Art en exil.*

O la langueur douce et terne du crépuscule
Où l'on s'esseule au fond des rêves assoupis,
Tandis que le feu morne empourpre les tapis
Et dans la cheminée agonise et recule.

Cloison pleine de bruits. La plainte se module
Des grillons familiers dans la cendre tapis ;
Et sous le bronze aux deux satyres accroupis
Le rythme mollissant et lent de la pendule...

Et voici que j'entends s'approcher, traversant
Le corridor glacé qui vibre en frémissant,
Une vague musique, aimante et paresseuse ;

Ainsi le vent qui souffle aux feuilles des bouleaux,
Ainsi me vient, comme un murmure gris de flots,
D'une chambre tiède et lointaine, la Berceuse.

3 mars 1892.

L'AVEUGLE

Je voudrais que votre ombre au moins vêtit ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,
O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous toute lumière,
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière

PAUL VERLAINE.

Maître, vous m'avez dit : « Vends tes biens et suis-moi,

« Et nous ferons, pieds nus, ensemble notre route,

« Guérissant les blessés et dissipant le doute

« Au fond des cœurs obscurs où ne luit plus la Foi.

« Les jours passés dans la souffrance et dans l'effroi

« Et le sang versé pur et versé goutte à goutte

« Vaudront un trône d'or à celui qui m'écoute

« Dans le Royaume saint dont Jésus est le Roi... »

Mais en l'ombre du Mal veillait la Pécheresse ;
Elle enchaîna mon bon vouloir d'une caresse,
Et je ne sus pas fuir l'horrible enivrement.

Le Maître murmura : « Chair ! misérable argile !... »
Alors, ayant baissé la tête tristement,
Je fis comme le Jeune Homme de l'Évangile.

26 mars 1892.

ROSES D'OCTOBRE

Ut flos in septis secretus nascitur hortis.

CATULLE.

La verginella e simile alla rosa.

L'ARIOSTE.

La jeune fille est semblable à la rose.

JACQUES GOHORRY.

La charmille s'emplit de la douceur des choses
Et des parfums lointains de l'arrière-saison,
Voici l'automne, on a fini la fenaison ;
Voici dormir les foins au fond des granges closes.

On devine de la tristesse aux couchants roses,
Aux colchiques épanouis sur le gazon ;
Dans les massifs jaunis qui bordent la maison,
Le long des murs s'effeuillent les dernières roses.

L'allée est rousse où neigèrent les peupliers.
Il exhale le charme ancien des oubliés,
Ce jardin vague où tout est gris, ce jardin sobre. —

Jeunes filles qui la parfumant pour toujours
Avez fleuri dans mon âme, roses d'octobre,
Effeuillez-vous au vent, mes dernières amours.

Wadelaincourt, octobre 1892.

ORGUES MORTES

J'errais loin de vous, vous m'avez ramené
pour vous servir, et vous m'avez commandé
de vous aimer.

Imitation de Jésus-Christ.

Elle est bien morte maintenant, la voix des orgues
Qui rappelait les souvenirs d'anciennes choses ;
A l'an prochain d'autres noëls, les orgues dorment.

Elle prie, elle a froid dans ses fourrures chaudes,
Se sentant reflleurir au cœur les amours mortes
Elle écoute l'Esprit du Passé qui chuchote.

Les bannières dans une ondulation lente
Flottent encor... puis tout devient rigide et calme.
Des visages fanés et des visions vagues
Passent, rêve lointain, sur les murailles blanches;

Elle songe qu'ailleurs, à la même heure, l'âme
Du seul Ami prie et souffre dans le silence,
Et triste infiniment, se cachant de la lampe,
Elle a mis son front dans ses mains et fond en larmes.

[Sans date]

LES APPROCHES DU SOIR

La vie des hommes passe comme l'ombre.

JOB, XIV, 10. Ps. CXLIII.

Vaô os annos descendo, et jà do estio
Ha pouco que passar até o outono.

CAMOENS.

Je m'arrête à la nuit au bout de l'Avenue
De vie, ayant joui du plaisir passager ;
J'attends avec effroi le divin messager
Qui du gouffre infini criera : L'heure est venue !

Derrière le seuil noir est la terre inconnue.
Le bagage du bien que j'ai fait est léger ;
Je voudrais qu'à flocons il se mît à neiger
Pour que j'aie un manteau blanc sur mon âme nue.

Hâte-toi, dit la Mort, qui me tient par la main,
Viens te coucher pour le sommeil sans lendemain.
Elle chante et sa voix est flottante et charmeuse ;

Elle est câline et sa caresse fait frémir. —
Ainsi la mère, au soir, à la lampe fumeuse,
Berce l'enfant peureux qui ne veut pas dormir.

28 février 1892.

L'ANGOISSE D'AILLEURS

... L'ineffable tourment
De la mélancolie et du rêve ici-bas.

CHARLES MAIRE.

Les dernières heures du jour s'écoulent
Sous le soleil moins chaud déjà, si longues,
Si pleines du parfum des foins qui monte,
Du bruit des chars qui font trembler la route.

Les feuilles en or ont des chansons douces ;
Elle est paisible, la chanson de l'onde.
Alors, si tout fleure la paix et l'ombre,
Comment se fait-il que mon cœur se trouble ?

Que je sente une tristesse ineffable
En voyant vos pétales qui se fanent,
Roses d'automne, et vos tiges brisées ;

Et que pendant qu'au loin les prés s'endorment
Je pense aux chères âmes exilées
— Devant le vieux canal et son eau morte ?

Wadelaincourt, 25 septembre 1892.

REQUIEM D'AUTOMNE

Tout ce que le monde m'offre ici-bas pour
me consoler me pèse.

Imitation de Jésus-Christ

Liv. III, ch. XLVIII.

L'automne fait gronder ses grandes orgues grises
Et célèbre le deuil des soleils révolus,
L'avare automne entasse aux rebords des talus
Les vols de feuilles d'or que flagelle la bise.

Stérile et glacial reliquaire où s'effrite
Ce qui ne peut pas être avec ce qui n'est plus,
L'âme s'entr'ouvre, et son fragile cristal nu
Vibre et s'étoile au bruit des branches qui se brisent.

Le dôme clair de la forêt tremble sans trêve,
Tandis que, prompt et froid et sifflant comme un glaive,
Le vent aigu du Doute effeuille tes croyances.

Que ce soit donc l'automne enfin de ta jeunesse,
O toi qui vas, au temps où les roses renaissent,
Ramasser d'âcres fruits sous l'arbre de Science.

CHOSSES MORTES

Imagines lambunt nederæe.

PERSE.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses

STUART MERRILL.

Depuis longtemps déjà les choses se sont tues
Dans ce parc. Le jet d'eau ne pleure même plus ;
La mousse âpre s'agrippe aux Neptunes velus
Et le lierre aux torses lisses des statues.

L'herbe frissonne au seuil des portes abattues,
La pluie, aux creux laissés par des pas inconnus,
Reflète un peu d'azur du ciel ; les tilleuls nus
Font glisser dans l'étang leurs racines tortues. —

Quand à l'automne les feuilles tombent à l'eau,
D'une ride légère elles troublent le flot
Puis sombrent lentement ; et la ride s'efface.

Mon âme est comme cette mare et mes amours
Dans l'oubli qui séjourne et dort sous la surface
A la fin d'un été s'enfoncent pour toujours.

3 septembre 1891.

JOIES GRISES



AU POÈTE SUBTIL
DU *SILENCE* ET DES *VILLES MORTES*

A MON CHER MAITRE

GEORGES RODENBACH

En toute humilité je dédie
ces *Joles grises*.



Voici une œuvre sincère : doucement triste, émouvante, comme l'accordéon qui chante dans les rues, le matin. Va-t-on ouvrir, pour l'écouter, quelques fenêtres ; accorder un peu d'attention à cet air qui passe et si discrètement s'afflige ?

Joies grises. Le titre explique bien la chanson, s'il n'élucide pas l'apparente anomalie de ce poète adolescent dont les vingt ans sont mélancoliques.

Mais j'ai vu dans ma Flandre natale de ces indécis matins de mai, pleins de nuages derrière lesquels il y avait comme une arrière-joie dans le ciel.

Joies grises m'a rappelé ces aubes de printemps à Bruges...

C'est donc une délicate surprise de trouver chez ce poète de France un talent qui semble un peu du Nord, par le rêve, la réserve subtile, la couleur passée des images, ce je ne sais quoi qui est comme du brouillard dans le blanc des pages et se propage sur les mots, les entoure d'un halo, ainsi que fait la brume autour des réverbères.

Nul grand geste ; nul grand cri ; aucune de ces plaintes emphatiques, rien de cette allure déclamatoire dont si peu s'exemptent et qui est la mauvaise habitude héréditaire de la poésie française.

Ici tout est chuchoté, comme dans une confidence d'âme, fluide et frais comme une eau qui sort du mystère de sa *roche* originelle et commence de couler, se divulgue, s'ébruite, incertaine de son avenir, indifférente peut-être...

Mais cette eau qui s'épand, on la sent blessée, elle a une tristesse humaine. Le poète a souffert :

J'ai souffert d'avoir cru les femmes éternelles !

Et il le dit — avec des trouvailles de sentiments, d'images, de rythmes — dans une série de pièces détachées que cette peine d'amour faufile d'un lien commun, empreint d'unité ; il le dit en des sonnets, des sextines, des ballades, des rondels, tous ces poèmes à forme fixe dans lesquels il a la grande originalité d'avoir introduit une poésie liquide, aérée, flottante. Et voyez-vous ce charme : du vague dans un moule strict ! C'est le charme du visage d'eau morte des Béguines parmi les linges rectilignes de leurs cornettes.

Donc dans ces formes fixes, chères à Théodore de Banville, mais rajeunies ici au point d'être neuves, le poète des *Joies grises* a raconté à son tour les inévitables douleurs de l'Amour. Ce sont les maladies infantiles de l'âme. Plus tard on en sourit, parfois,

tout en les regrettant. Divines fièvres ! Souffrance anémiant ou brûlante dont on ne guérit que par la miséricorde des Choses, en s'attachant aux Choses qui, elles, sont placides, immuables, et qu'on peut aimer toujours comme on aime les morts.

Le poète des *Joies grises* a connu et pratiqué ces bonnes cures : il a lotionné ses yeux aux nuages, rafraîchi ses mains aux fleurs : il a mérité l'amitié des cloches dont plus d'une fois, dans telle strophe, il transcrit délicieusement les conseils ou les reproches.

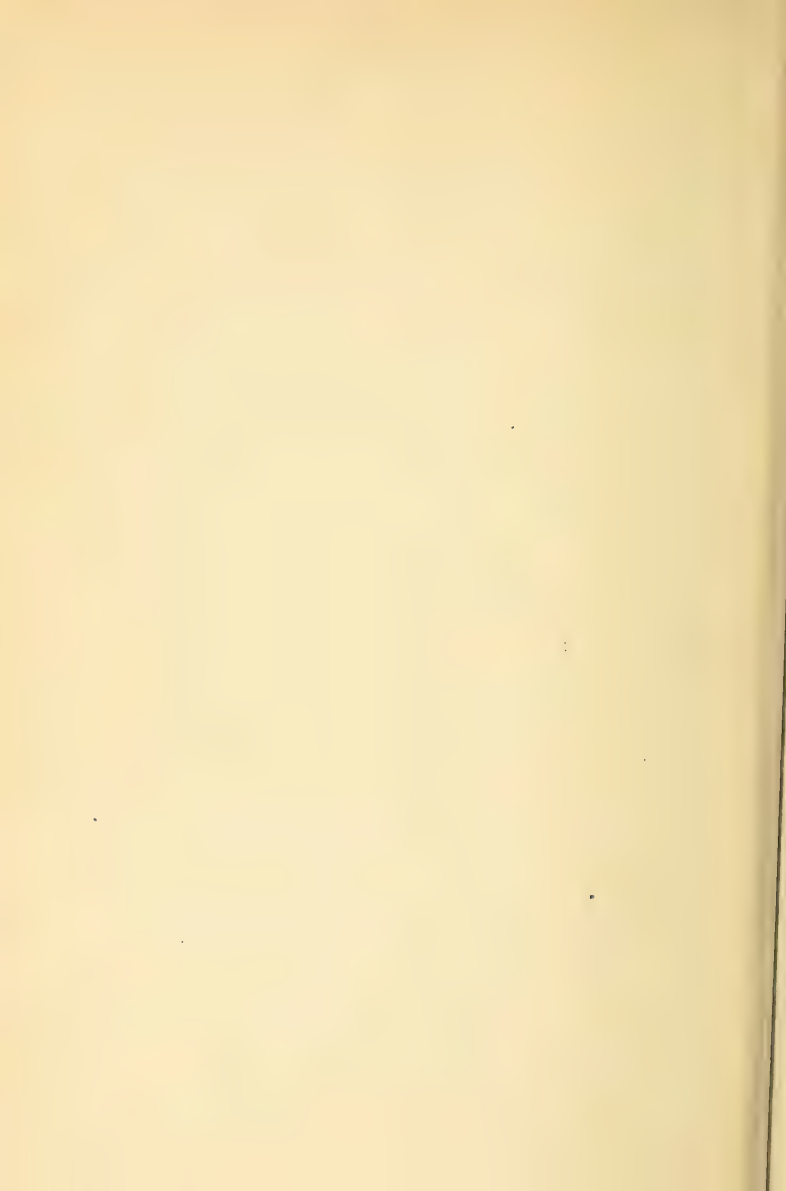
Même son âme, trop blessée à la femme, est allée jusqu'au souci du plus minime et du plus impalpable. Il en fait l'aveu (non sans une fierté et une joie légitime de ses raffinements) dans son « Epitaphe pour lui-même » :

Il fut le très subtil musicien des vents
Qui se plaignent en de nocturnes symphonies ;
Il nota le murmure des herbes jaunies
Entre les pavés gris des cours d'anciens couvents.

Occupation bien vaine, diront la plupart. Mais l'auteur des *Joies grises*, qui est un pur artiste, sait comme moi que les poètes font une besogne pleine de conséquences et nécessaire quand, à l'imitation de saint François d'Assise, ils prêchent aux poissons et aux oiseaux.

GEORGES RODENBACH.

Paris, octobre 1893.



A BAUDELAIRE

Quand tes yeux longs où l'ombre a laissé son empreinte
Vibraient leur rire noir douloureux comme un glas ;
Quand, emplissant les moules que tu modelas,
Jaillissait de ton front l'Inspiration sainte ;

Dante railleur, quand tu descendais dans l'enceinte
Du Mal pour en cueillir les Fleurs, mystique et las,
Une lueur divine aux radieux éclats
Illuminait ta face où l'angoisse était peinte.

Maître, tes vers sont trop sublimes pour mourir,
L'argile est éternelle où tu les sus pétrir ;
Tu vivras dans le temps, et l'Oubli séculaire,

Cet impie, arrêtant pour toi l'œuvre odieux,
Dressera dans la pourpre immortelle des dieux
Le grand spectre de ton génie, ô Baudelaire.

MERCREDI DES CENDRES

Tout est poussière, tout est triste ; je le sais.
Je sais qu'il faut vivre ; et la vie est éphémère.
Je sais qu'il faut aimer ; et la Femme est amère
Et l'Homme passe et se consume en vains essais.

Mais nous sommes les fils divins de la Chimère ;
Nous avons l'âpre soif de l'immortalité
Et nous avons trouvé la source où but Homère,
Les seins de marbre, les seins purs de la Beauté.

Quand nous dépouillerons cette robe charnelle,
La Mort nous nimbera d'une gloire éternelle
Dans la pourpre et dans l'or des firmaments vermeils.

Et, debout sur le pont des Cieux aux sombres arches,
Nous, les aimés des dieux, nous rythmerons les marches
Nuptiales des étoiles et des soleils.

MAGDALAINE

Elle inclina le vase et l'huile parfumée
S'épandit en un flot sur les pieds du Sauveur ;
Puis, déroulant ses lourds cheveux, dans sa ferveur
Elle fléchit devant Jésus presque pâmée.

Or voyant cette femme au vice accoutumée
Etreindre les genoux du Chaste — sans pudeur —
La foule fit entendre une sourde rumeur,
Car Magdalaine avait très male renommée.

Mais le Christ dit : « Heureux tous ceux qui pleureront
Leurs péchés » ; et lors il la baisa sur le front.
Et l'infini des cieux respandit dans ton être,

O courtisane ; à ce moment, pâle du feu
Mystique, tu sentis ta pureté renaître
Au contact virginal de cette chair de dieu.

ANNAIK

Tous les matins j'allais la voir à sa chaumière
Et dans l'enivrement calme des prés fleuris,
Chauds de soleil, pleins de grillons jetant leurs cris,
Nous causions sur un banc de l'étreinte première.

Revenez, revenez, souriait la fermière ;
Et je suis revenu souvent, le cœur épris.
Et dans la chambre basse, au crépuscule gris,
Devant l'âtre défait nous rêvions sans lumière.

Or un soir qu'elle était assise à son rouet
Elle me dit : « Je veux exaucer ton souhait » ;
Et ses yeux bruns ardents étincelaient dans l'ombre.

Après avoir ôté sa croix — je me souviens —
Elle étendit la main vers l'énorme lit sombre
Et, brusque, m'entraînant par le bras : « Allons, viens. »

VÉRONIQUE

Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur
moi, mais plutôt sur vous-mêmes.

J'ai gravi jusqu'en haut la douloureuse voie
Et lacéré ma chair aux clous sourds de la croix ;
Le chemin était rude et, debout sur les toits,
Le peuple se dressait en insultant sa proie.

Et les soldats joyeux et lâches dans leur joie
En blasphémant crachaient sur moi tous à la fois. —
Or une courtisane, un linge fin aux doigts,
Le passa sur mon front sans peur qu'on la rudoie.

Parce que vous avez essuyé ces crachats,
Pour ces larmes de sang, Femme, que tu séchas,
Pour ce calme dédain de la foule ironique

Et des coups d'un bourreau par les cris irrité,
Le Seigneur ait pitié de vous, ô Véronique,
Quand il décidera de votre éternité.

VEILLES DE DÉPART

I

Les veilles de départ, chère âme, sont si tristes,
Si tristes et pourtant si pleines de douceur ;
C'est pleurant dans la nuit un rêve qui se brise,
Et le Passé qui chante en lointaines rumeurs...

Et dans les arbres, au dehors, le vent s'afflige ;
Et c'est au fond du cœur quelque chose qui meurt ;
Les veilles de départs, j'ai la mélancolie
De m'endormir bercé par une main de sœur.

Comme bientôt vous serez l'Absente, des larmes
Troublent nos yeux. — Le vent s'afflige dans les arbres. —
Savez-vous bien que c'est affreux : ne plus se voir,

Etre seul à la fenêtre quand il pleuvine,
Et prier seul et se sentir seul dans le soir ;
Les veilles de départs, chère âme, sont si tristes.

II

Pourquoi pleurer ? pourquoi vous dire ma tristesse ?
Car vraiment peu vous importe si je vous aime.
Est-ce pour implorer un adieu plus tendre ? est-ce
Pour sentir le Passé toujours vivre en vous-même ?

Ma tristesse est le châtiment de ma folie
Amère huc à la splendeur de vos prunelles ;
Voici qu'il faut rompre le lien qui nous lie,
Entrer dès aujourd'hui dans l'Absence éternelle.

C'est pourquoi je pleure et suis si triste, chère âme ;
Aussi triste qu'hier au soir où nous pleurâmes
Presque, où les angoisses du départ nous émurent.

Bientôt vous dormirez en la Ville lointaine
Et je n'entendrai plus sous les lourdes ramures
Que la plainte très monotone des fontaines.

L'ENFANT PRODIGE

Surgam et ibo ad Patrem.

Quand l'âpre vin de la Luxure eut saoulé mon corps
De mornes parfums, de ses ivresses détestables,
Après les festins terminés en rut sous les tables
Avec les chiennes d'amour, aux yeux morts, aux sens morts,

Je me vautrai dans l'auge ignoble où mangeaient les porcs.—
Ma tête reposait la nuit au fond des étables ;
Les maîtres me fouillaient la chair, fauves irritables
Ravivant en mon cœur la flamme de mes remords.

Mais comme je goûtais la lamentable amertume
Et qu'il me semblait être plus seul que de coutume,
Je me suis souvenu de Celui que j'ai quitté ;

Et voici que je Vous reviens plein de fatigue,
Chargé d'un lourd fardeau de honte et d'iniquité ;
« Père, ouvrirez-vous pas les bras à l'enfant prodigue ? »

VIERGES DU NORD

I

Pure, elle a le parfum sauvage du mélèze.
C'est une grande enfant au cœur naïf et droit,
La chasteté transparaît à son visage froid,
Si franche qu'elle inspire un étrange malaise.

Et quand, par le soir bleu rêvant sur la falaise,
La brise qui s'éveille onde ses cheveux blonds
Sur son col satiné de neige fins et longs,
Absorbée, elle semble ignorer qu'elle plaise.

Et les papillons blancs, comme autour d'une fleur,
Volent près d'elle et sont jaloux de sa pâleur. —
Elle n'a pas connu le feu de la caresse

Et nul ami ne s'est à sa lèvre aliéré.
Aussi ses yeux voilés de frêle enchanteresse,
Mélancoliques, n'ont jamais rien espéré...

II

Son charme a la palme calme des chastes choses,
Sa candeur frêle attriste et son amour est faite
De la pudeur des lys et du rêve des roses.

Jadis elle a dû naître aux fjords de la Norvège,
Car la brume des songes vierges sur sa tête
Se pose comme un vol de colombes de neige.

J'ai confié ma vie entière à cette femme,
Et le soir où ma paix est descendue en elle,
Sur les cordes d'or pur de la Harpe éternelle,
Les séraphins ont célébré l'épithalame.

Sur terre je n'aurai possédé que son âme,
Papillon des pourpris d'étoiles, fleur céleste ;
Aussi d'Elle, après un baiser, il ne me reste
Qu'un fin parfum fané de myrrhe et de cinname.

VERS TRISTES

En lui envoyant une rose et *Fleurs de neige*,

Des vers tristes comme toujours, vers d'amertume
A cette femme, un être cher, un peu moqueur,
Dont s'éloigne le souvenir dans une brume
Grise — très douloureuse angoisse pour le cœur.

Car j'étais mendiant d'amour sous sa fenêtre ;
Je m'en venais au crépuscule, bien des fois,
Lui dire une chanson mélancolique à voix
Basse, lui dire une chanson qui la pénètre...

Et voici qu'assombri du chagrin automnal
Des Choses, hier en un coin du parc banal,
J'ai su le charme frêle d'un bouton de rose. —

Puisque l'ivresse de la vie est sans retour,
Par cette rose d'août, séchée à peine éclore,
Sachez toute la tristesse de mon amour.

30 août 1893.

HAREM

Or je suis rongé par de bizarres névroses,
Et mes sens détraqués boivent l'âme des fleurs.
Pour calmer cette soif, quand viennent les chaleurs,
J'ai tout un harem en un parterre de roses.

C'est là qu'embaument et vibrent aux moindres causes
Les femmes d'autrefois : Aspasia et Phryné,
Laïs et Marozie en habit satiné,
Après avoir subi plusieurs métamorphoses.

Les pourpres sont devant et les blanches au fond,
En gamme harmonieuse où rien ne se confond.
Et sur un tertre bas, fauve, en pleine lumière,

Ce qui dans les vieux temps fut Ninon de Lenclos
Jaillit entre les feuilles, bouton frais éclos,
Or mauve irradié de la rose trémière.

L'ABREUVOIR

A l'heure délicate où comme de l'encens
Le jour se décompose en molles vapeurs bleues
GEORGES RODENBACH. — *Le Règne du Silence.*

Nous passons la soirée au bord de l'abreuvoir,
Assis au creux moussu du vieux saule qui plie ;
Tu penches contre moi ta figure pâlie,
Et muets et songeurs nous restons là sans voir

Les femmes en halette arrivant du lavoir,
Leur panier sur le dos, et la mélancolie
Des grands bœufs courbés sous le joug qui les relie
Et qui pressent le pas, car il pourrait pleuvoir.

Et pendant qu'au hasard nous dispersons nos rêves
Dans le Pays lointain aux lumineuses grèves,
Un âne brait là-bas en paissant des chardons.

Et dans le ciel bleu les étoiles s'ouvrent, l'une
Après l'autre, et tout près, dans l'eau, nous regardons
Les vaches au poil roux qui meuglent à la lune.

LES REPENTANCES

A mon sang j'ai versé les ivresses charnelles ;
J'ai laissé dans mon cœur croître les Fleurs du Mal,
Et quand je m'éveillai de leur songe aromal,
L'abyme m'engloutit qui se trouvait en Elles.

Tout éperdu du fauve éclat de leurs prunelles,
J'ai roulé dans l'oubli du plaisir animal. —
Le temps a fui. Voici venir l'hiver brumal ;
Je me meurs d'avoir cru les Femmes éternelles.

Il ne me reste plus que les ardents regrets
De mes folles amours et de l'heur que j'aurais
Si j'avais épousé la Beauté sans vieillesse.

Et maintenant, pécheur soumis et repentant,
Comme aux jours d'autrefois devant vous je m'abaisse.
Souvenez-vous, Seigneur, des prières d'antan.

CABARET RETOUR DES INDES

Sur les tables, mêlés aux vases de tulipes,
Les moos d'épais cristal et les cruches de grès
Sont étalés pleins de bière et de Skiédam frais
Et tout luisants dans la fumée âcre des pipes.

Et les vieux matelots ridés, fiers dans leurs nippes,
Goguenards et buvant l'eau-de-vie à grands traits,
Font ruisseler les colliers d'or dans les coffrets
Sculptés de l'Inde et lors s'en poulèchent les lippes.

Or s'assombrissent les vitraux de plomb vermeils
Et déferle la mer lente des lourds sommeils...
Dans le silence la voix grince de l'horloge

Et d'un lit dans lequel il dort douillettement,
Epanoui dans sa fourrure comme un doge,
Le chat noir réveillé pousse un long bâillement.

CHARME DES CHOSES

Je laisse s'infiltrer la calme griserie
Dans mon sang ; les parfums pénétrants des tilleuls
S'éparpillent dans le parc tiède où je suis seul.
Or les Choses préludent à la causerie ;

Elles me parlent bas de l'antique patrie,
Des printemps endormis au fond de leurs linceuls ;
Mon âme unit sa voix à celle des glaïeuls ;
Dans le recueillement je me souviens et prie.

Je communique avec ceux qui me furent chers,
L'enivrement divin s'empare de ma chair.
Songeur je vais à Lui ; l'Incréé me réclame,

Invincible langueur son baiser me dissout ;
Il passe dans mon corps comme un souffle de flamme
Et je m'ensevelis dans le sein du Grand Tout.

POUR ELLE

Oh ! ces maisons avec des lézardes aux flancs,
Dans de très vieux quartiers pauvres abandonnés,
Où le soir à travers les toiles d'araignées
Filtrent parfois des rayons de soleil sanglants !

Rappelez-vous ces masures aux murs croulants,
Lys d'arrière-saison aux tiges inclinées,
Quand en chute sans fin les mois et les années
Auront neigé sur vous comme des flocons blancs.

Souvent vous sentirez vers les déclin d'automne
Où le Temps hâte son pas sûr et monotone
Glisser sur votre front parmi vos cheveux gris

Le baiser triste et doux de la mélancolie ;
Et dans le souvenir des rêves déflouris
Tu penseras peut-être à celui qui t'oublie.

LE REPOSOIR

Une lampe juive à sept becs flotte au plafond ;
Elle épand sa lueur calme sur les divans
En lainages de Perse et sur les paravents
Aux chamarrures d'or rutilant dans le fond.

Et par ce demi-jour tiède tout se confond :
Les magots bigarrés et les aras savants ;
Dans l'aquarium glauque les poulpes vivants
Et sous la cheminée un grand singe bouffon.

Et dans un fauteuil bas couvert en satin rose
Elle boit de l'éther ; ses crises de névrose
Sèment de longs éclairs à travers ses yeux las ;

Et, bleutés sous le fin treillis de la babouche,
Exhalant des senteurs mystiques de lilas,
Ses deux pieds parfumés reposent sur ma bouche.

CLOCHES DES RAMEAUX

D'un livre futur.

Les voix des cloches dans l'air bleu tinte et s'afflige.
De cette fête des Rameaux pour moi s'exhale
Chaque année une tristesse amère. Qu'y puis-je ?
Car ma tristesse, elle est mortelle, elle est fatale.

Et moi qui viens chercher la paix vraie à l'église
Je vois, le trouble au cœur, prier les âmes calmes,
Et dans la nef qu'un chœur d'enfants mélancolise,
Pendant que se bénissent le buis et les palmes,

Moi j'apporte, joignant les mains, courbant le front,
Tous mes lys morts, qui peut-être refleuriront
Dans l'eau sainte et dans les parfums purs du cinname.

Seigneur Christ, qui, lisant jusqu'au fond de mon âme,
Savez que j'ai souffert aussi ma Passion,
Ne me refusez pas la bénédiction.

Rameaux 1893.

ÉPITAPHE POUR LUI-MÊME

Il fut le très subtil musicien des vents
Qui se plaignent en de nocturnes symphonies ;
Il nota le murmure des herbes jaunies
Entre les pavés gris des cours d'anciens couvents.

Il trouva sur la viole des dévots servants
Pour ses maîtresses des tendresses infinies ;
Il égrena les ineffables litanies
Où s'alanguissent tous les amoureux fervents.

Un soir, la chair brisée aux voluptés divines,
Il détourna du ciel son front fleuri d'épines,
Et se coucha, les pieds meurtris et le cœur las. —

O toi, qui, dégoûté du rire et de la lutte
Odieuse, vibras aux sanglots de sa flûte,
Poète, ralentis le pas : cy dort Heirclas.

GRELOTS D'OR

(SEXTINE)

Une longue rumeur s'envole du lointain ;
Les forêts et les champs s'emplissent de murmures
Et, fuyant à travers le rose du matin,
Grêles et déroulant leur rosaire argentin,
D'agrestes carillons étreignent les ramures
Et baignent les buissons où rougissent les mûres.

Le soleil est joyeux et les fraises sont mûres
Et l'été va venir et l'hiver est lointain.
Et les oiseaux qui font l'amour dans les ramures,
Et les chênes pensifs, et les vagues murmures
Des roseaux, se penchant au miroir argentin
Des sources, chantent sous le radieux matin.

Puisque notre vie est encore à son matin,
Soyons en fleurs comme elle, allons cueillir les mûres,
Allons semer aux bois notre rire argentin,
Et l'on nous entendra courir par le lointain ;
Pour nous s'épaissiront les fourrés ; les ramures
Des arbres causeront avec de doux murmures ;

« O jeunes fiancés, enfants dont les murmures
« D'amour, frais et vermeils, comme un dieu du matin
« Font frémir les muguetts et les grandes ramures,
« Quand les frêles mûriers auront perdu leurs mûres,
« Souvenez-vous de votre amour déjà lointain,
« Près de l'albe fontaine au babil argentin :

« Les soirs d'automne où tremble un clair timbre argentin
« De pendule, écoutant se mourir ses murmures,
« Votre premier baiser vous paraîtra lointain ;
« Vous vous rappellerez alors ce beau matin
« Où je vous ai prédit des douleurs bientôt mûres,
« Vous vous rappellerez les antiques ramures... »

Et le son va s'éteindre en l'ombre des ramures
Des chevrettes tintant leur grelot argentin.
— Chère, tes lèvres sont pourpres comme les mûres. —
L'air vibre de chaleur et de fauves murmures
D'abeilles sur les fleurs. Jouissons du matin,
Et sur l'herbe dormons en un rêve lointain

Et par le Lointain bleu, voluptueux murmures
Du matin, la brise au bruissement argentin
Par les ramures passe et balance les mûres.

LES PAUVRES AU CABARET

(BALLADE)

Ils vont trébuchant dans le brouillard gris,
Sur les pavés ronds, par les flaques noires,
Le long des faubourgs aux murs rabougris.
Les habits trempés, claquant des mâchoires,
Rêvant de lits chauds et de bassinoires,
Deux poètes vont. Dans l'éloignement
Les cloches des couvents toussent péniblement.

Or un cabaret aux saignants pourpris,
Où stagne l'absinthe au fond des armoires,
Va leur offrir gîte à modeste prix ;
Ils se griseront d'amours illusoires
En se racontant de folles histoires...
Deux poètes vont à moitié dormant ;
Les cloches des couvents toussent péniblement.

Devant les flacons et les goujons frits
C'est un chuchotis de joyeux grimoires
Où des Kobolds roux avec des Houris
Sont entremêlés en l'éclat des gloires ;
Et les seins neigeux et les blancs ivoires
Des ventres polis... Dolce enivrement
Les cloches des couvents toussent péniblement !

ENVOI

Posant sur la table aux airs dérisoires
Leurs coudes troués à luisantes moires,
Ils ronflent tous deux. — Dans l'éloignement
Les cloches des couvents toussent péniblement.

LA CHANSON DE LA BIEN-AIMÉE

(VILLANELLE)

La chanson de la Bien-Aimée,
Comme un trille d'oiseau siffleur,
Monte dans la nuit parfumée.

L'entendez-vous sous la ramée,
A travers les pommiers en fleur,
La chanson de la Bien-Aimée ?

Comme une vivante fumée,
Son rythme subtil et trembleur
Monte dans la nuit parfumée.

Et quand vient l'heure accoutumée,
Où s'exhale par la chaleur
La chanson de la Bien-Aimée,

Le cri de l'oiselle pâmée
Sous le baiser de l'oiseleur
Monte dans la nuit parfumée. —

C'est une berceuse enflammée,
Musique, parfum et couleur,
La chanson de la Bien-Aimée ;

Et toujours mon âme est charmée
Quand, appel tendre et cajoleur,
La chanson de la Bien-Aimée
Monte dans la nuit parfumée.

RONDEAUX

LES ELFES

Le soir, les Elfes bleus dansent sous le couvert,
Au bruissement que font les joncs de l'étang sombre,
Quand le soleil, mourant derrière les monts, sombre,
Et que la lune plane au-dessus du bois vert.

Le passant attardé les voit dans la pénombre ;
Il se hâte, et regarde à l'entour, l'œil ouvert,
Le soir.

Les Elfes accourus, multitude sans nombre,
L'ont couronné de thym et de gris vétyver ;
Ils l'entraînent... — le choc sec du bec du pic-vert,
Contre les troncs, se fait seul entendre dans l'ombre
Ce soir.

MÉLODIE PAÏENNE

Venez ce soir, m'amie, à la vesprée ;
Pendant qu'au bourg on danse la bourrée,
Vous passerez par la porte du clos,
Et je vous attendrai sous les bouleaux,
Près de la source au soleil empourrée.

Dans la forêt de muguets diaprée,
Par nos pas surprise fuira l'Orée,
Et nos voix feront vibrer les échos.

Venez ce soir,

Et je vous dirai, ô mie adorée,
Mon amour à vos lèvres murmurée,
Eclose en baisers sur vos yeux mi-clos ;

Et dans votre gorge aux clairs et blancs flots
Si vous voulez que ma main égarée...

Venez ce soir.

RONDELS

ACACIAS BLEUS

Comme de blancs bouquets de jeunes fiancées,
Les acacias bleus bruissent près de l'étang ;
Et sur l'eau morte où leur feuillage gris s'étend
Nous faisons retomber nos rames cadencées.

Or laissant frissonner leurs cimes élancées,
Dans la caresse du clair de lune éclatant,
Comme de blancs bouquets de jeunes fiancées,
Les acacias bleus bruissent près de l'étang.

Et les vagues s'en vont, mollement balancées
Sous la barque, et par la nuit tiède l'on entend
Un rossignol dans la forêt au loin chantant ;
Et la brise d'amour fait fleurir nos pensées
Comme de blancs bouquets de jeunes fiancées.

CLOCHES DE TEMPS GRIS

Les cloches, c'est si douloureux par les temps gris
Quand on est étendu devant la cheminée,
Quand grince une gouttière et des voix d'hommes gris.
Et la flamme des troncs de chênes rabougris
Tremblant le long de la muraille illuminée...

Les cloches ont jeté leurs durs rythmes aigris
Comme des moineaux francs que l'orage a surpris,
Dont la troupe s'est sur les toits disséminée.
Les cloches, c'est si douloureux par les temps gris,
Quand grince une gouttière et des voix d'hommes gris,
Quand on est étendu devant la cheminée.

L'Esprit triste du bois fait craquer les lambris ;
Au grenier, à petits pas, trottent les souris ;
Devant ma porte, la face parcheminée,
Passe un paysan, sa besogne terminée.
Un grand silence. Plus de pluie et plus de cris :
Les cloches, c'est si douloureux par les temps gris.

GUDULE

Her name is in a note of the nightingale.

Son nom est très doux, on l'appelle Gudule ;
Elle a les yeux bleus et le type flamand,
Elle parle bas et très nonchalamment,
Et moi je sais bien ce que sa voix module,

Quand près des vitraux de plomb — au crépuscule —
Elle a murmuré ses baisers à l'amant...
Elle a les yeux bleus et le type flamand,
Son nom est très doux, on l'appelle Gudule ;

L'or de ses cheveux comme une mer ondule,
Mer sous un coucher de soleil s'enflammant. —
L'astre de l'amour s'éveille au firmament,
Le lit est dans l'ombre, et tinte la pendule ;
Son nom est très doux, on l'appelle Gudule.

PRÉLUDE SUR LA FLUTE

De la musique avant toute chose !

PAUL VERLAINE.

Au verger vague un vent frais frôle les fleurs frêles ;
La source sourd, au son subtil, sous les saulées,
Et meurent les murmures d'amour des Aimées,
Aux chants chastes, aux yeux de jais, aux gestes grêles.

Elles passent, princesses pâles dont s'éprennent
Les poètes ; et parmi les palmes pourprées,
Au verger vague un vent frais frôle les fleurs frêles,
La source sourd, au son subtil, sous les saulées.

Le soleil sombre au sein du soir, la nuit sereine
Au charme calme monte, et l'âme des ramées
Rêve aux roses d'aurore en robes de rosée...
Et voici que s'en vont les vierges Irréelles ;
Au verger vague un vent frais frôle les fleurs frêles.

LE ROSAIRE DES CLOCHES

I

Les cloches dans leurs tours égrènent un rosaire
Mélancolique, par l'air d'une nuit d'été.
Or j'ai bu le poison aux yeux de la Beauté,
Et j'ai peine à ne pas crier sous ma misère.

O lourd ciboire où le damné se désaltère !
O coupe d'or sanglant où dort l'eau du Léthé !...
Les cloches dans leurs tours égrènent un rosaire
Mélancolique, par l'air d'une nuit d'été.

Dans le fleuve qui roule au pied du quai, l'eau claire
Semble me dire : « O pauvre homme déshérité,
« Viens, tu seras heureux dans ton éternité. »
Mais les cloches là-bas tristement en colère,
Les cloches dans leurs tours égrènent un rosaire.

II

Je devrais l'écouter, l'eau claire, cependant,
L'eau claire, paradis de l'immuable Rêve,
Où l'amour avec les sirènes de la grève
Met le calme éternel au fond du cœur ardent ;

Et j'en pourrais chasser le souvenir mordant
De la Vie — autrefois — qui fut mauvaise et brève.
Je devrais l'écouter, l'eau claire, cependant,
L'eau claire, paradis de l'immuable Rêve.

Je suis resté debout sur le seuil, regardant
Mon Soleil se coucher ; je sentais fuir la sève
Par ma blessure ouverte et s'écouler sans trêve ;
Et ce jourd'huy que l'Astre est mort à l'Occident,
Je devrais l'écouter, l'eau claire, cependant.

III

Sans plaintes j'ai gravi de douloureux calvaires,
Car ici-bas il n'est pas de mal éternel,
Car j'oubliais la Terre et je pensais au Ciel,
En me courbant le long de ces chemins sévères ;

Et j'ai pu quelquefois cueillir des primevères
Dans le sable à côté des ronces. — Solennel,
Sans plaintes j'ai gravi de douloureux calvaires,
Car ici-bas il n'est pas de mal éternel.

Mais j'ai goûté vraiment aux tristesses amères,
Le jour où, défaillant au gibet criminel,
La Femme m'a tendu l'éponge avec le fiel ;
Et depuis, refoulant de terribles colères,
Sans plaintes j'ai gravi de douloureux calvaires.

IV

O Femme, ange mauvais, si tu m'entendais rire
Aux portes du Néant, rire en te maudissant,
Tu sentirais en toi se figer tout ton sang
Et flamber ton cerveau sous le fouet du délire.

Par l'Enfer où je vais, n'essaye pas de lire
Dans mon âme, livre de haine éblouissant...
O Femme, ange mauvais, si tu m'entendais rire
Aux portes du Néant, rire en te maudissant.

A l'heure de briser mon génie et ma lyre,
 Devant l'œuvre fatal, je recule impuissant,
 Et doublement damné, plein d'un spectre effrayant,
 Je mêle dans la mort le blasphème au martyr.
 O Femme, ange mauvais, si tu m'entendais rire.

.

v

.
 Il s'est fait tendre et doux, le rosaire des cloches,
 Et mon cœur ulcéré comprend ce qu'il me dit,
 De la voix calme du séraphin au maudit,
 Voix calme qui s'emplit sourdement de reproches.

Un long frémissement court dans les arbres proches,
 Et, comme un pardon lent qui jamais ne finit,
 Il se fait tendre et doux, le rosaire des cloches,
 Et mon cœur ulcéré comprend ce qu'il me dit.

Je pardonne à la Femme, et debout sur les roches
 J'écoute ce chant pur, ouaté comme un nid,
 Ce chant dont chaque note est sainte et me bénit ;
 Plein de pardons confus et de vagues reproches,
 Il s'est fait tendre et doux, le rosaire des cloches.

VI

Les cloches dans les tours ont cessé leur rosaire ;
De l'eau claire à pas lents je me suis éloigné,
D'une aurore lointaine et mystique baigné,
Je vois la lueur poindre en mon triste mystère.

Et je renais de mon tombeau moins solitaire,
Car le sang fut fécond que mon cœur a saigné.
Les cloches dans les tours ont cessé leur rosaire ;
De l'eau claire à pas lents je me suis éloigné.

Or la Nuit morne agonise ; l'Aube rose erre
Sur les lèvres du ciel où les deuils ont régné.
Et voici reflleurir ce que j'ai renié,
Et tout chante et tout rit de nouveau sur la terre ;
Les cloches dans les tours ont cessé leur rosaire.

LES CYGNES BLANCS

Pour Albrecht Mendelssohn-Bartholdy.

Les cygnes blancs s'en vont sur l'onde claire,
Deux à deux, comme les vierges aux Fêtes-Dieu.
Et les bambous géants contiennent au fleuve bleu :
« Ils se sont faits beaux pour nous plaire. »

Les nymphéas, pleins d'une jalouse colère,
Ont frissonné dans l'ombre en s'entr'ouvrant un peu ;
Les cygnes blancs s'en vont sur l'onde claire,
Deux à deux, comme les vierges aux Fêtes-Dieu.

Et dans le tronc moussu de l'aune séculaire
On croirait entendre un mélancolique aveu
D'amour... Le soleil sombre en une mer de feu,
Et deux à deux, dans la brume crépusculaire,
Les cygnes blancs s'en vont sur l'onde claire.

LES LUTINS

Dans la tiède nuit, les joyeux lutins
Vont entrelaçant leurs danses légères ;
Ils ont attiré les folles bergères,
Et dans les taillis cachent leurs butins.

En rythmant en chœur leurs baisers mutins,
En tirant la barbe aux vieilles mégères,
Dans la tiède nuit, les joyeux lutins
Vont entrelaçant leurs danses légères.

Au fond du ciel bleu, les astres lointains
Ont endormi leurs lueurs passagères ;
On n'entend plus sous les hautes fougères,
Semant les bois de rires argentins,
Dans la tiède nuit les joyeux lutins.

FEUILLES MORTES

Quand viendra le froid automne
Les fleurs et les feuilles tomberont.

WILLEM BILDERDIJK

Le Parc est jonché de feuilles mortes
Aux teintes de rouille et de vieux ors ;
Nous allons emmi les arbres tors,
Aux rameaux courbés comme des portes.

« Je veux, ô Vent, que tu nous emportes
« Aux tièdes pays des Rêves morts... »
Le Parc est jonché de feuilles mortes
Aux teintes de rouille et de vieux ors.

Ainsi tomberont les Ames fortes,
Mais pour s'envoler en leurs essors
Aux pays meilleurs, aux meilleurs sorts. —
Les feuilles ont plu de toutes sortes,
Le Parc est jonché de feuilles mortes.

LE LAIT DES CHATS

Les chats trempent leur langue rose
Au bord des soucoupes de lait ;
Les yeux fixés sur le soufflet,
Le chien bâille en songeant, morose.

Et tandis qu'il songe et repose
Près de la flamme au chaud reflet,
Les chats trempent leur langue rose
Au bord des soucoupes de lait.

Dans le salon, seul le feu glose ;
Mère-grand dit son chapelet,
Suzanne dort sur un ourlet,
Et dans le lait, paupière close,
Les chats trempent leur langue rose.

CLOCHES DES VEILLES DE PAQUES

O cloches, cloches du soir,
Qu'on sonne aux veilles de Pâques,
Cloches d'heur, cloches d'espoir,
Maintes fois j'allai m'asseoir
Sous les ramures opaques,
O cloches, cloches du soir,
Vous entendre vous douloir
En notes élégiaques ;
Je vous aimai sans vous voir,
O cloches, cloches du soir.

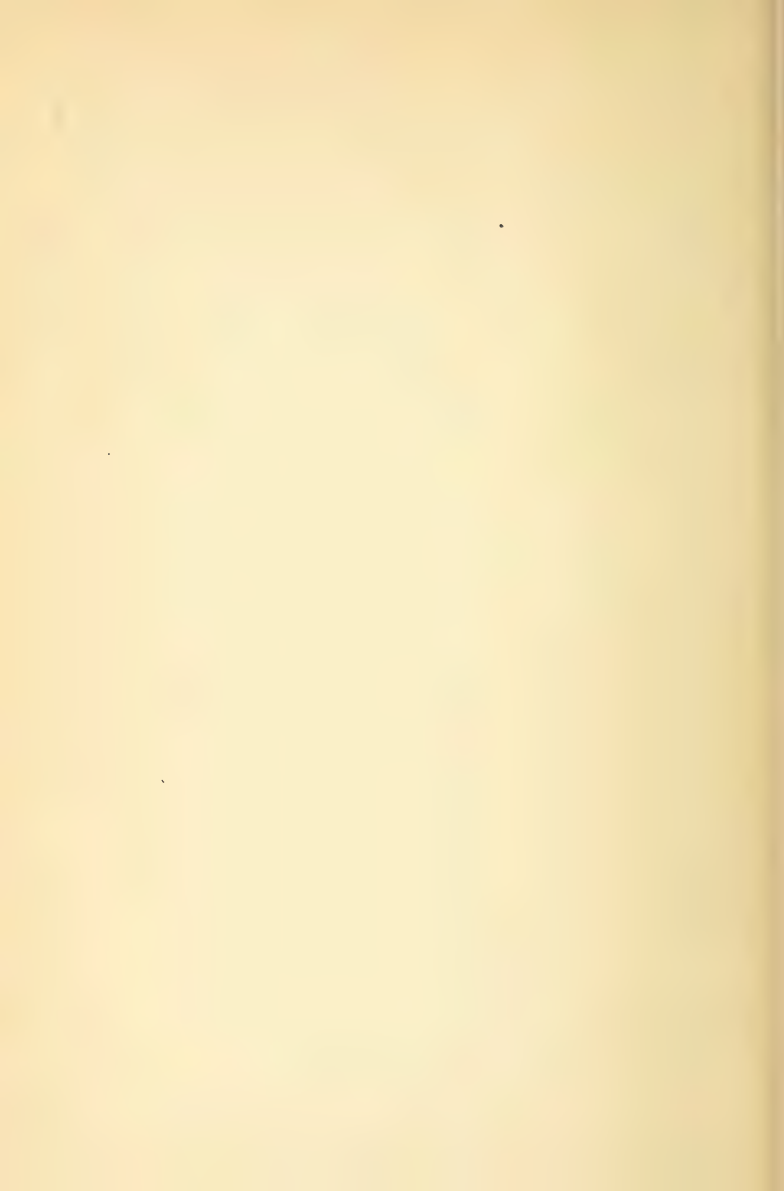
De quels pays parliez-vous,
O cloches mélancoliques,
Aux mélodieuses toux ?
De l'Italie aux cieux doux,
De paisibles bucoliques,
De quel pays parliez-vous ?
D'où vous en veniez-vous, d'où ?
De lointaines basiliques
Dans les crépuscules roux ?
De quels pays parliez-vous ?

Vous me parliez des aimées,
Des amantes d'autrefois
Qui sous mes baisers pâmées
Couchaient leurs chairs parfumées
Dans le silence des bois ;
Vous me parliez des aimées.
Le murmure des ramées,
De mousseline embrumées
Mélancolisant vos voix,
Vous me parliez des aimées.

Cloches, vous vous êtes tues,
Me laissant seul, affaibli
Des batailles combattues.
O Silence, tu me tues
Où je suis enseveli ;
Cloches, vous vous êtes tues. —
Le lierre étreint les statues
Dans l'herbe folle abattues,
L'herbe triste de l'oubli...
Cloches, vous vous êtes tues.

24 octobre 1892

LE SANG DES CRÉPUSCULES



Il est un ton (cher poète), de personne réclamé.
fatal, exquis à quoi s'accordent les voix pendant une
époque : où prélude-t-il, sourd-il, toujours vous le
puisâtes aux fonts.

Habitude du mètre ou les complexité et fluidité
aussi, en la pensée rien que de sûr parmi votre in-
vention ; même, une des toutes premières fois, l'asso-
nance y suffisant à marquer le vers, comme coloration,
apparaît dans son feu plus ou presque plus précieuse
que la rime. Subtilement vous vous gardez bien de
plaquer, ce qu'on fit, une image à son élément grossier,
la détachez, qu'elle flambe, à part, et entre plusieurs
anime cette essence riche, pure qui est votre produit,
ainsi qu'au-dessus de tout, par exemple, l'azur.

Alors présumé-je que Rodenbach, avec qui le contentement et l'honneur me sont de partager la dédicace mise aux *Dernières Pourpres*, au *Sang des Crépuscules*, fournira une part à cette satisfaction d'aînés.

Au Lecteur, on ne les lui déflore, un Recueil tout à fait de Poésies.

STÉPHANE MALLARMÉ.

CONSEILS AU SOLITAIRE

Aie une âme hautaine et sonore et subtile,
Tais-toi, mure ton seuil, car la lutte déprave ;
Forge en sceptre l'or lourd et roux de tes entraves,
Ferme ton cœur à la rumeur soule des villes ;

Entends parmi le son des flûtes puérides
Se rapprocher le pas profond des choses graves ;
Hors la cité des rois repus, tueurs d'esclaves,
Sache une île stérile où ton orgueil s'exile.

Songe que tout est triste et que les lèvres mentent.
Et si l'heure en froc noir érige du silence
Les lys où mainte femme encor boira ton sang,

Marche vers l'inconnu, peut-être vers le vide,
Dans l'ombre que la Mort effarante en fauchant
Du fond des horizons projette sur la Vie.

LE RAMASSEUR DE RÊVES

Dans la forêt crépusculaire de la Vie,
Je suis le bûcheron qui glane du bois mort
Où l'adieu du soleil se perpétue en ors,
Et j'ai robé des ceps à la vigne divine.

Le fagot douloureux s'incrute à ma chair vive,
Je marche, et l'ombre entend haleter mon effort
Vers la plaine nocturne où miroitent les cors
Des archers accroupis aux portes de la ville.

Au fil de l'heure ainsi je ramasse des rêves
Pour l'âtre taciturne où veillent les chimères.
Or les langues de flamme souples les enlacent,

Et, de ses doigts subtils et doux d'enlumineur,
Le feu ranime un peu de passé sur ma face,
Au rythme assoupissant des rouets ronronneurs.

RUPTURES

I

Son amour, effleuré par l'automne, agenise,
Et l'exil à ma foi ne fut pas exorable,
Pour en atténuer l'aveu, son ironie
Aux fronts des mots railleurs riva des masques graves.

Leur sens, qu'un vide entre les lignes envenime
De doute, se complique en subtils filigranes ;
Et l'espoir faux descend comme un soleil sénile
Aux vignes de jadis où miroitent leurs grappes.

Et, taciturne, au fil des pages taciturnes,
Sa face pâle, aux yeux effilés, aux cils teints,
Flotte à fleur de ces mots que ses mains souples griment ;

Mots aux syllabes chuchoteuses et félines,
Histrions ambigus qui miment le chagrin
Sur le tréteau félon des lettres de rupture.

II

Si votre amour est las, il faut que je m'en aille
Par les chemins à la recherche d'une autre âme,
Abandonner encore en vains pèlerinages
La laine de mon âme aux griffes des broussailles.

Vous me chassez, il faut partir ; et je défaille.
Quelqu'un dont le pas frêle égratigne le sable
S'éloigne dans le parc : c'est le Passé qui passe
Avec, au doigt, l'anneau terni des fiançailles.

Les arbres m'ont parlé qui sont mélancoliques,
La source où nous mirions nos baisers va tarir ;
Je laisse la maison d'autrefois orpheline.

J'entends mugir le fleuve et les roseaux gémir,
La grève est lumineuse et calme où je m'enlise ;
Le Passé n'est plus là. —

C'est donc simple, mourir.

UN MOINE EXTATIQUE PARLE

Comme le Christ j'ai comparu devant les juges ;
Pilate me laissa huer par la crapule.

Et mon silence calme a rouillé leurs insultes.

Ils m'ont lié comme le Christ au tronc d'un cèdre,
Leur fustigation dénuda mes vertèbres.

Et j'ai pour les bénir ployé le roseau-sceptre.

J'ai suscité la croix de honte par les rues,
Comme le Christ sous le rire haineux des brutes.

Et leur venin lubrifia ma lassitude.

Or, le gibet d'opprobre érigé sur le Tertre,
Mes ongles et les clous à ses bras m'incrustèrent.

Et j'assumai le poids des péchés de la Terre.

Et comme toi, mon Dieu, j'ai mordu le calice
Où le doigt du Destin ébauchait dans la lie
Un signe que mes yeux affaiblis n'ont pu lire

J'ai souffert dans ta chair, j'ai sué l'ineffable
Agonie et cuvé l'ivresse de tes affres
Quand le Père étendit son ombre sur ta face.

Le vent de sa colère a desséché nos moelles,
Et j'ai crié ton désespoir et ton angoisse
Vers les cieux désertés où saignaient les étoiles.

On détacha nos corps de la croix. Les pieuses
Femmes à nos fronts froids raidirent les suaires ;
L'aube effila de sa rosée aux cils des veuves,
Et l'heure qui naissait nous mura dans la pierre.

Et te voilà, mon Dieu, ressuscité.
A^rtes reins le bâillon de pourpre dérisoire
Irradie une mer aveuglante de gloire
Qui bat de ses flots d'or les murs de ta Cité,
Tes Dominations rythment sur les théorbes
L'essor harmonieux des mondes dans leurs orbes ;
Tu traînes des soleils aux pans de ton linceul
Et les trous de tes mains en étoiles fulgurent...
Et moi, Seigneur, Seigneur, j'ai saigné tes blessures
Et j'ai vécu ta mort : et tu me laisses seul,
Et pour l'Eternité, dans ton sépulcre.

LE PAUVRE

I

Aux soirs où son chagrin en mourant se prolonge,
Où croupissent au cœur hermétique des vases
La cendre et le sang noir des subtiles extases
Que son spleen recueille sur les lèvres du songe ;

Vers l'heure où le jour s'atténue, où l'ombre ronge
Le peu d'or qui tremblote encor au bord des arbres,
Il demande l'aumône à la ville des marbres
Que n'ont pas revêtus les robes du mensonge ;

L'aumône pour ses yeux assoiffés de ténèbres,
L'aumône pour le mal secret de ses vertèbres,
Et pour sa lâcheté le pardon sans reproches.

L'âme, joyau d'orgueil, rompt sa gangue de pierre,
Et le pauvre s'unit à la plainte des cloches
Dont s'attriste le silence du cimetière.

II

L'aumône pour ce pauvre d'un peu de pitié,
Et qu'on lui verse du vin fort pour sa faiblesse ;
Ah ! les sandales trop étroites qui le blessent,
Et ce bâton, rugueux et tors, d'humble routier...

C'est vrai : chair en révolte et mauvais ouvrier,
Il a péché ; donc il mérite qu'on le plaigne.
Epargnez-lui les remontrances qui dédaignent,
Epargnez-lui la lourde honte de prier !

Ouvrez s'il pleure, et l'aube assoupie à la porte
Jonchera d'or et de pétales votre seuil,
Et vous, les doigts craintifs hors les bagues d'orgueil,

Vous oindrez d'huile tiède et d'essence de roses
Les ulcères de ses orteils : car il emporte
La flûte d'un dieu mort, dans son bissac, ce pauvre.

III

Sois charitable et sans orgueil pour ton prochain.
De porte en porte, avec un regard triste, il erre,
Et les pharisiens ont peur de sa misère
Et du bâton grossier qui tremble dans sa main.

Or le seul pain qu'on ne quémante pas en vain,
On le fait d'autre blé que celui de la terre
Dans les temples silencieux où, solitaire,
S'agenouillait l'humilité du publicain.

Ensoleillant sa barbe au fumier des étables,
Des cloches de l'aurore à la nuit, lamentable,
Il a marché vers Dieu, pieds nus, la corde au cou.

Si contre lui leurs cœurs sont mués en cailloux,
Ris de ces insensés qui lapident un fou,
Et d'un doigt calme indique-lui la Bonne Table.

LE STIGMATISÉ

Il mordit au raisin maudit, ses lèvres saignent,
Et le Pêché qu'on tait l'a scellé d'un stigmaté ;
En lui languit tel rare et lointain aromate
Dont la chair qu'il effleure et les âmes s'imprègnent.

Or ce lépreux, c'est moi. Mon silence dédaigne.
Mon cœur, bague de jais stellé de gemmes mates,
Sur des sachets d'or fauve et de soie écarlate
Cèle l'ennui haineux et las des fins de règne.

Ils m'ont voulu lier à leur meule d'esclaves,
Abaisser mon orgueil au niveau de leurs baves...
Qu'importe la huée au seuil de mon église !

Je ne suis pas de ceux que la plèbe humilie,
Je ne sais pas me repentir : mon front ne plie
Que pour les calmes cieux où le soir agonise.

ÉTÉ DES VIEILLES JOIES

Que ton souffle renaisse, Été des vieilles joies,
Et ramène l'espoir et son divin cortège,
Et ravive l'écho de mes pas sur la grève
Où le vol des corbeaux et des rêves tournoie.

Car ma jeunesse s'empoussière aux vains grimoires,
Tant qu'elle sèche et peu à peu se désagrège,
Et l'automne, duègne ridée et sacrilège,
Vert-de-grise l'étang de mon âme et ses moires.

De la joie à pleines coupes et que j'en crie !
Je veux boire le sang changeant des pierreries
Et baigner d'or vivant mes paupières meurtries.

Été, c'est l'heure ultime où reverdit l'écorce ;
Vers les marbres brisés le ver rampe et s'efforce,
Et le lierre funèbre enguirlande les torses.

CEUX QUI CHERCHENT LEUR ÂME

Souffle d'amour profond dont palpitent les feuilles,
Souffle d'amour plus fort que toutes nos douleurs,
Songe des nuits, lourd de parfums et de rumeurs,
Heure infinie et calme où l'âme se recueille ;

Toi qui troubles le cœur paisible des jardins,
Épargne les enfants graves qui se souviennent
D'une bouche effleurée ou d'une peine ancienne,
Et pleurent au chevet de leurs rêves éteints.

Puisque tu sais leur ignorance et leur faiblesse,
Sois celui qui pardonne et daigne avoir pitié ;
Que ta voix de leur route écarte le Passé,
Ce pauvre, qui les obsède avec sa tristesse.

Assoupis sur les bancs où neigent les tilleuls,
Ils écoutent le sphinx qui veille au seuil des livres ;
Eux, qui n'ont pas vécu, se refusent à vivre,
Et ce sont des enfants et ce sont des aïeuls.

Ils ont jeté la bêche et filent la quenouille,
Ils souffrent de la joie et blasphèment l'été,
Et dans leur lourde et vile angoisse ils ont gardé
La foi qui les torture et qui les agenouille. —

Un sanglot monte du silence des jardins,
L'ombre du soir descend sur l'œuvre inachevée,
Et la nuit implacable et bestiale étreint
Les choses en langueur et dont nulle ne plaint
Ceux qui cherchent leur âme et ne l'ont pas trouvée.

PRIÈRE DU BON SERVITEUR

Le soir ramène un peu de calme dans les âmes
Que le rire des cieux rouges et lourds révolte ;
La Chasteté qui délaissa les vierges folles
S'abreuve aux calix clairs des lys qu'un baiser fane.

Ah ! ces folles, Seigneur, pour qui les fous se damnent
Passaient sur les chemins en rythmant des caroles ;
Le Désir et la Mort déformaient leurs paroles
Et leurs thyrses charnels mimaient l'ombre des palmes.

Mais l'angélus du crépuscule les éloigne,
Car leur boue aurait peur de mirer les étoiles...
Maître, il est temps que je repose et que je dorme,

La brume a rafraîchi la terre pour mon corps ;
Tranche le pain de songe et verse le vin fort
Pour le bon serviteur qui rentra ta récolte.

LA VOIX DU SOIR

La voix du soir est sainte et forte,
Lourde de songe et de parfums,
Et son flot d'ombre me rapporte
La cendre des espoirs défunts.

J'ai dit à l'amour qu'il s'en aille,
Et son pas d'aube, je l'écoute
Qui dans la gaieté des sonnailles
S'étouffe au tournant de la route.

La douceur de ce soir témoigne
De la bonté calme des choses.
Je voudrais vivre ! Qu'on éloigne
Le vin où macèrent des roses,

Qu'on éloigne les mots subtils,
Les rythmes triples en tiares,
Les stylets stellés de bérils
Et les simarres d'or barbares.

Je suis las des perversités,
Je voudrais que mon âme lasse
Redevienne enfant des cités
Où le lys règne sur les places,

Que mon âme d'ombre délaisse
Les jardins de ronces haineuses,
Et laisse l'orgueil pour l'humblesse
Et redevienne lumineuse.

Le ciel est tendu d'améthyste,
Et maints péchés sont déliés...
Je songe un livre de pitié
Pour les âmes simples et tristes.

RETOUR AU PARC

L'ombre dorée et bruissante des abeilles,
Comme jadis, tournoie et vibre en l'air léger
Parmi le thym et les glycines du verger ;
Et l'aube sur la Vie est penchée, et l'éveille.

Pourquoi l'adolescent qui songe revient-il
Dans le parc solitaire et le verger sonore,
Au fugitif bruit d'ailes roses de l'aurore,
Lui que l'amour a rendu triste et que l'exil

A fait plus grave avec des yeux dessouvenus ?
Parcils au fol essaim des feuilles envolées,
Les papillons d'or brun errent dans les allées,
Les bancs cèlent au cœur de leurs granits moussus

Le secret des baisers que seuls ils auront sus ;
Et celui-là qui songe et suit son âme et passe
Implore le soleil d'attédir ses mains pâles ;
Les choses qu'il aimait ne le connaissent plus.

Les herbes ont voilé la chanson des eaux vives,
La porte que l'exil du maître a condamnée
S'est disjointe ; le lierre est mort, et l'araignée
Embrume d'argent clair les serrures massives.

Un désir de mourir sourd du parc lumineux
Dont l'âme ancienne avec la femme s'est enfuie ;
Et le passant du haut des terrasses fleuries
Regarde au loin surgir la ville et ses toits bleus

Et les bois revêtus de leur chasuble neuve
D'or qu'une brise ondule aux fluides haleines ;
Il écoute le sourd mugissement du fleuve
Monter comme la plainte immense de la plaine.

La voix de l'homme aux voix de l'automne se mêle,
Une langueur subtile et douce émeut l'espace
Où le neigeux frisson des colombes s'efface :
La Vie est là, sonore, effrayante, éternelle.

Et cependant l'adolescent reste pensif ;
Les yeux clos, il s'appuie au mur de la terrasse ,
Et son âme semble une source à jamais lasse,
Dont s'est figé le cristal noir parmi les ifs.

Quelqu'un qu'en ne sait pas l'a peut-être appelé...
Lointain, comme un baiser se pose sur des lèvres,
Le passé douloureux l'éveille de son rêve ;
Et triste, sans ouvrir les yeux, il a parlé :

Je sais bien qu'il faudrait descendre vers la ville
Dont surgissent les dômes d'or et les toits bleus,
Et prier avec désespoir, afin que Dieu
Transmue en charité ma souffrance stérile,

Et qu'il faudrait m'agenouiller aux pieds des pauvres,
Ceux qui n'ont pas de pain et qui n'ont plus la foi,
Et sans pitié ruer vers l'ombre à coups de fouet
Les pores luxurieux qui grouinent dans l'auge.

Je le sais bien, hélas ! et que je suis trop faible
Pour laisser dans le soir s'évanouir le cher
Fantôme et la voix calme et les yeux purs de celle
Par qui j'ai su la joie atroce de la chair.

Et je retourne au parc désert, moi qui veux vivre ;
La Vie a l'impudeur d'une femme qui ment,
Et la rouille d'octobre étreint pareillement
Les feuilles des bouleaux et les pages des livres.

Le clair soleil filtre des cimes sur la mousse
Où comme un fin treillis flotte l'ombre des trembles ;
M'en vais-je pas fuir et mirer de source en source,
Au fil de l'eau, ma face indécise qui tremble...

Voici venir bientôt le divin soir pensif ;
Le soleil déclinant rougit l'écorce grise
Des frênes où, jadis, les passantes éprises
Ont gravé leur amour en symboles naïfs...

L'ombre. Dans la rumeur humaine qui s'éloigne
Et l'émoi fugitif et fluide des feuilles
L'âme purifiée et moins triste recueille
La bénédiction qui tombe des étoiles.

LE VENT EST DOUX
COMME UNE MAIN DE FEMME

Le vent est doux comme une main de femme,
Le vent du soir qui coule dans mes doigts ;
L'oiseau bleu s'envole et voile sa voix,
Les lys royaux s'effeuillent dans mon âme ;

Au clavecin s'alanguissent les gammes,
Le soleil est triste et les cœurs sont froids ;
Le vent est doux comme une main de femme,
Le vent du soir qui coule dans mes doigts.

Je suis cet enfant que nul ne réclame,
Qu'une dame pâle aimait autrefois ;
Laissez le soleil mourir sur les toits,
Dormir la mer plus calme, lame à lame...
Le vent est doux comme une main de femme.

AMES DE CLOCHES

Elles ont, ces cloches, des âmes
 Enfantines ;
Ames de bonnes vieilles dames
 Que chagrine
Dans le tulle des campaniles
L'amoureuse rumeur des villes.

Ces cloches simples, isolées
 De la joie,
A l'aube des nuits étoilées
 S'apitoient
Avec des langueurs caressantes
Sur les vierges agonisantes.

Ce sont les chastes chanoinesses
De l'église
Qui s'agenouillent pour les messes
Et ravivent
La flamme de la foi mourante
Dans les cœurs que le Malin hante.

Après confesse, quand les fautes
Sont absoutes,
Elles propagent leurs voix hautes
Sous les voûtes,
Et des vastes jupes déborde
La divine miséricorde.

Elles dévident une soie
Grêle et pure
Qui s'enroule, rampe et chatoie
En guipures
Sur les nappes des Saintes Tables,
Pour les agapes délectables.

Une fois l'an elles s'envolent
Des tours mortes
En pèlerinage vers Rome.
Et rapportent
La bénédiction du pape. —
Dans la sainte ivresse de Pâques

L'encens enguirlande la ville
Et les êtres,
Le prieuré fleuri dessille
Ses fenêtres
Pour les chapes claires ou graves
De la procession d'octaves.

Mais par les soirs de Pentecôte,
Attendries
D'avoir vu que dans l'herbe haute
Des prairies
Les lèvres humides se baisent,
Les cloches, très tristes, se taisent...

Leurs âmes songent vers les sombres
Sentes creuses
Où vers l'onde ondulent des ombres
Amoureuses,
Où des senteurs chaudes circulent...
Et les vergers s'encrépusculent.

NOTRE-DAME DU CRÉPUSCULE

Notre-Dame du Crépuscule,
Versez la fraîcheur de vos palmes,
Bonne vierge du clair de lune,
A la détresse de nos âmes.

Vos cheveux sont de blanches algues,
Vos yeux des calices de brume
D'où les songes pâles s'exhalent ;
Notre-Dame du Crépuscule,

Sainte guérisscuse de stupres,
A nos lèvres saignantes qu'arde
La soif des voluptés impures,
Versez la fraîcheur de vos palmes.

Par votre prière ineffable
Sauvez-nous des spasmes nocturnes,
De l'âcre amour des courtisanes,
Bonne vierge du clair de lune.

Le chemin de la vie est rude,
Et dans les affres de la marche
Le morne désespoir s'incruste
A la détresse de nos âmes.

Soyez cette éternelle halte
Où s'arrête enfin notre chute,
Le port où remiser la barque ;
Soyez l'asile de refuge,
Notre-Dame.

TEL UN SONGE

Tel un songe ouaté d'une brume fluide
Monte des sachets clos dans les lourdes armoires,
Telle ma Dame. Aux doigts fluets de ses mains moites
Des anneaux incrustés de topazes reluisent.

Par la langueur des violons qui s'ébruitent
Et plaignent leur mélancolie et l'atermoient,
Le page aux cils câlins qu'elle a lassé s'éloigne
Vers les jardins profonds où les tilleuls bruissent.

Aux vasques d'argent sombre elle avive sa gorge,
Car les rubis aigus des seins se décolorent,
Et l'eau qui s'apitoie y clouera ses étoiles.

Elle meurt du secret des peines qu'elle apaise,
Et dans son rythme grave il semble qu'on perçoive
Un douloureux symbole et qu'on devine à peine.

PRESQUE UNE ENFANT

Presque une enfant et qui soit calme et qui soit simple
Et dont le cœur soit las des songes solitaires ;
Je l'aurais prise avec des gestes qui se taisent,
Craintifs d'endolorir un peu son corps malingre.

Les soirs d'hiver où le feu meurt, la lampe éteinte,
Muets de la douceur d'avoir pleuré peut-être...
Et je serais sur ses genoux, cachant ma tête
Au creux tiède et mouillé de sa gorge indistincte.

Elle dirait des airs berceurs pour que se closent
Mes yeux, ou laisserait couler l'heure vers l'aube
Au clavecin à des sourdines de sonates.

Et, très tard, sa langueur deviendrait plus pensive,
Désir du lit profond et chaste où s'éclucident
Les baisers que la vie a fanés dans son âme.

LA CHAMBRE EST CLAIRE

La chambre est claire obscure et le malade y mire
Un songe et sa folie en l'eau verte des glaces ;
L'âme des voluptés aux lentes ailes plane,
Langueur enveloppeuse où la chair s'effémine.

Vient-elle pas l'enfant charitable promise
Qui frôle comme un flot expire sur la plage,
Et fige en diamants l'éclosion des larmes,
Et se penche au chevet des douleurs endormies ?...

Est-ce vous dont l'amour est un baume et dorlote,
Vous dont la voix est de velours, vous qu'on implore
Quand l'insomnie a retardé la mort des lampes ?

Est-ce bien vous, dame du soir, enfant très chaste
Encore pâle des chagrins que vous séchiâtes,
Qui venez me donner à baiser vos mains blanches ?

LA MAISON DORT

La maison dort au cœur de quelque vieille ville
Où des dames s'en vont, lasses de bonnes œuvres,
S'assoupir en suivant l'office de six heures,
Ville où le rouet gris de l'ennui se dévide.

Dans la cour un bassin où pleurent les eaux vives
D'avoir vu verdir les Tritons et d'être seules.
Et la maison laisse gémir les eaux jaseuses ;
Ses yeux sont noirs où s'avivaient jadis les vitres,

Et, vers le soir, les cuivres du soleil s'éteignent
Sur les plafonds tendus de terreuses dentelles
Qu'un coup de vent parfois tord comme des écharpes.

Les mites ont aimé dans les tentures ternes ;
Aussi, charme décoloré des chambres, charme
Des rêves qu'on a trop songés et qui se taisent.

D'UNE FLEUR SÈCHE

D'une fleur sèche j'ai marqué la fin du livre.
Je souffrais vainement l'ivresse d'être lâche,
D'être celui qui n'agit pas et qui s'afflige,
Et dont l'or infécond dort enfoui dans l'âtre

Pour ma tristesse elle effleura sa mandoline
Où les cordes mouraient aux doigts de sa main lasse,
Et sur sa lèvre un lied erra, mélancolique,
Dont elle attiédissait la neige des syllabes...

La voix s'éloigne ; elle est de plus en plus lointaine.
Les vagues d'argent du lied triste s'éteignent ;
Sur la grève du crépuscule, elles se figent.

Et dans la lente mort des notes indécises
Sur mon âme du soir tombe en fine bruine
L'amertume où s'enveloppent ceux qui s'exilent.

PRÉLUDE A L'OMBRE

Tels soirs d'hiver, que ton âme se remémore,
Tels soirs d'hiver où les lampes toutes éteintes,
Se remémore un parc cuivré de feuilles mortes,
Un parc désert où chantonnaient de vagues plaintes.

Nous ne sûmes ce que recérait son silence
Ni quelles peines avaient pleuré sous ses arbres ;
Et nous nous sommes dit de ces paroles lentes,
De ces paroles en mineur où l'on s'attarde.

Quand, pour les noces d'or des vieillottes idées,
L'Automne, avec des mains tremblantes et ridées,
Accordera son violon roux et qui grince,

Sache songer au parc d'antan ; et, sous ton porche,
Les torches de la vie antérieure éteintes,
Tels soirs d'hiver, que ton âme se remémore.

MUSICIENS DE NUIT

Ils sont venus, les surannés musiciens,
Avec les violons, les violes et les flûtes,
Vous souvenez-vous pas qu'antan vous vous y plûtes?
Avec leurs violons et des noëls anciens.

Prêtez l'oreille, Dame, au bord des persiennes :
Ils sont venus ce soir, mais ne reviendront plus,
Les musiciens fous qu'emporte le reflux
Vers la Thulé vouée aux voix éoliennes...

Dans la tristesse du baiser furtif de l'heure,
C'est le rêve aboli que leurs violons pleurent ;
Dame, cet air en sourdine de sourdelines,

Air d'autrefois où s'attendrit votre âme lasse,
C'est un peu de la vie éternelle qui passe
Dans la brume et l'exil où notre amour décline.

SOLEIL DE LA TOUSSAINT

Soleil de la Toussaint et sa toute douceur,
Et les cloches si défaillantes des églises
Qui ravivent l'automne à leur mélancolie
Et dans une pitié sonnent le glas des fleurs.

C'est le jour s'assoupir en subtiles rumeurs :
Vieille que le venin de l'heure débilite,
La Vie égrène au fil de sa voix qui décline
Des chansons sans raison où s'attriste le cœur.

La source qui mirait l'or des songes s'est tue,
Les bouleaux défeuillés tremblent de lassitude ;
Ah ! la Mort proche et nul espoir de l'é luder,

Ah ! ces jardins jaunis dont les ombres descendent,
Et leurs murs bas, tièdes encore, où s'accouder
Pour, en silence, alanguir sa convalescence.

L'ALLUMEUR D'AMES

La vie est terne au long du jour pour les lanternes,
Au long du jour pour les lanternes des faubourgs,
Surtout quand l'hiver faux étouffe les pas lourds
Dans la rue et que les yeux de verre se cernent

Dè brume. — Or la nuit vient et les volets qu'on ferme.
Des cloches ont frémi sourdement dans les tours ;
L'allumeur passe, une ombre, et colle ses doigts gourds
A la hampe où tremblote un peu de joie en germe.

En de pareils faubourgs lépreux nous hivernâmes
Où se glaçait la solitude de nos âmes ;
Et plus d'un soir maudit en vain nous attendîmes

Surgir du ventre noir des ruelles lointaines
L'Amour avec l'espoir vacillant qui ranime
Jusqu'au matin prochain notre vie incertaine.

ENCRES FANÉES

A l'entour du sandal filigrané des boîtes
Voltigent des relents doux et fluets d'iris ;
Les couvercles où l'or des camaïeux miroite
Grincent en se mouvant sur leurs gonds orfévris.

Tel délicat cercueil de rondels à Chloris,
De madrigaux musqués et précieux inscrits
Sur des parchemins clos en des gaines étroites,
Recèle la luxure ancienne des seins moites.

Malgré que l'encre ait l'air des choses qui se fanent,
Les mots insinués en méandres pimpants
Que la fuite de l'heure a rendus diaphanes

Remémorent le temps de liesse où les Dames,
Au risque de damner à tout jamais leurs âmes,
Se chatouillaient la gorge à des penes de paons.

BOITES A MUSIQUE

O vous les boîtes à musique de jadis,
Recéleuses de si calmes mélancolies ;
Vieilles de la pénombre aux histoires câlines
Recéleuses de rêves blancs que nul n'a dits ;

Tandis que la nuit souple enfume les solives,
La chambrière aux yeux de lune morte ourdit
Vos airs caducs aux fausses notes insolites
Que la langueur des rideaux lourds livre assourdis.

Votre charme à celui des chambres s'apparie ;
C'est d'avoir su tel dur secret qui les chagrine
Que vous prîtes ces voix au timbre, un peu, cassé.

Et le songeur dans l'ombre vierge de sa couche,
S'il noua le bâillon à son orgueil, écoute
En vos âmes sangloter l'âme du Passé.

SOIR AU CLAVECIN

Votre main alanguie erre à fleur de clavier,
L'or assoupi s'éveille aux topazes des bagues,
Et la musique lente et vieillotte enrubanne
Nos songes que le jour hostile a déliés.

La cire agonisante ourle les chandeliers,
Vous chantez à sous-voix ; je vous parle à voix basse :
Ah ! notre amour plus doux qu'un vin vieux des Barbades
En des flacons trapus et poudreux oublié...

Votre bouche à ravir se crispe d'une moue
Pour ce que l'annulaire, en piquant une mouche
Sur votre gorge, entre les seins put dévier.

Vous défaillez dans la caresse des ténèbres
Et sous l'aveu troublant qui s'attarde à vos lèvres ;
Et le lied s'alangore et meurt sur le clavier.

LOINTAIN PASSÉ

C'est un air las dont la tristesse s'atténue,
Dont l'amertume se dégrade par nuances ;
Enfin sa mort qui nous dorlote de silence
Et sans qu'on sache d'où la caresse est venue.

Peut-être aussi les glaces ternes dont l'eau nue
Refermant son cristal sur la langueur des lampes
Mire au bout d'une longue enfilade de chambres
Un songe gris qui s'indécise et diminue.

Passé, boîte à musique ancienne qu'on remonte
Les soirs où la robe de l'heure semble noire
Et qu'on ouate en la célant dans les armoires.

Passé lointain, flurette aïeule aux mains ridées
Qui, calmes sous le charme puéril des contes,
Passe à nos doigts d'enfants les bagues démodées.

LES JARDINS CLAIRS DE PLUIE

Loin de la rumeur lourde et barbare des villes,
Sache oublier, et, seul avec ton ombre, écoute
Le fleuve lumineux dont les eaux d'or s'écoulent
Vers la mer du silence où le songe t'exile.

Le soir chante en sourdine aux voix des sources vives,
Les cygnes frissonnants s'endorment sur la douve ;
C'est l'heure de pardon et c'est l'heure aux mains douces
Où l'âme des jardins clairs de pluie est pensive.

Et tandis que l'arome des roses de mai
Qui, volute à volute, humides, se défeuille,
Eveille au cœur de ceux qui n'ont jamais aimé

Le charme de l'amour et des lèvres mourantes,
La tristesse divine effile aux cils des feuilles
Tout ce qui pleure en toi dans la goutte qui tremble.

DERNIÈRES VEILLES DE DÉPART

I

Derniers jours d'un amour qui meurt, gouttes de pluie
Qu'une à une le vent détache des feuillées,
Notes de clavecin sourdement prolongées,
Pétales en allés de roses qui vieillissent.

Derniers jours, vol lointain de colombes en fuite,
Etoiles que l'aube ivre en s'éveillant efface ;
Derniers jours, chapelet des larmes diaphanes
Qui scintillent dans l'ombre et que nulle n'essuie...

Et quand le pas léger de celle que j'aimais
Et sa voix triste qui décroît vers le couchant
N'effaroucheront plus les merles sur les haies,

Je lirai mon destin dans l'eau morte où se penche
Et tremble la maison solitaire : et les chambres
Attendriront leur âme à ma plainte d'enfant.

II

L'heure triste du fond de sa vie est venue
Dans le rire dupeur des roses du départ ;
L'enfant silencieux a quitté vers le tard
La chambre close où les musiques se sont tues.

La grille douloureuse, au bas de l'avenue,
S'est lentement ouverte et vire dans un cri ;
Longtemps s'étouffe, bruit mourant d'eau qui tarit,
Le murmure lointain des voix qu'il a connues...

Il sent que l'ombre est sur son âme et qu'elle a mal
Et qu'une bise aiguë en gerce le cristal ;
Et l'enfant, que la main charitable abandonne,

Dans le parc bruissant où la pluie a cessé
Exile de ses yeux le rêve du passé,
Et reste seul à sangloter parmi l'automne.

III

D'un pas traînant, comme affaibli, l'heure s'en va,
Ne laissant d'elle qu'un peu d'ombre sur le sable.
Il faut la suivre encor dans sa marche inlassable
Et ressonger en vain la halte qu'on rêva.

Fermons les yeux, ma calme sœur, et soyez forte ;
J'emporte notre amour crucifiée en moi
Avec l'espoir qu'une aube neuve et votre foi
Des linges du passé susciteront la morte.

Et c'est en sanglotant pourtant qu'on se résigne.
Le Seigneur a chassé l'ouvrier de sa vigne,
Et celui-ci croise les bras, s'arrête et fuit.

Le soir tombe, fermons les yeux, ma calme amie.
L'eau, veuve des divins cygnes, s'est endormie,
Notre âme flotte à la dérive dans la nuit.

LA NUIT D'INFINIE TRISTESSE

*L'homme abreuve à jamais sa peine au même soir,
Aux sources du passé boivent d'autres colombes ;
Tant de chagrins ont enlacé la même tombe,
Tant de songes sont morts dans le même miroir...*

La mer efface au loin les voiles de l'espoir,
La mer a délaissé la grève où la nuit tombe,
Et l'inconnu qui passe et qui ne veut pas s'asseoir
Écoute s'engouffrer le vent plaintif aux conques,

Le vent toujours plus grave et triste sur la grève ;
Et, las du large où, monotone et lourd sanglot,
S'écroule la rumeur lumineuse des flots,
Il s'éloigne en haussant la torche de son rêve

Vers les plaines où la forêt, sinistre aïeule,
Palpitante, élargit ses jupes de ténèbres ;
Il entre, il écarte les branches, et les feuilles
Qu'il effleure du front tremblent comme des lèvres.

Et l'inconnu s'arrête au bord d'une fontaine ;
D'un geste qui pardonne il impose les mains
A cette onde qui s'offre aux errants des chemins,
Et parle comme pleure une douleur humaine ;

N'est-elle pas toujours aussi limpide et calme,
Cette source, cristal serti dans le rocher,
Où l'adolescent grave autrefois vint chercher
Un miroir assez clair et profond pour son âme,

Où la femme si douce, et qui semblait avoir
Emprisonné de l'aube à l'ombre de ses cils,
Me regarda longtemps avec des yeux pensifs,
Et me tendit à boire, un soir où j'avais soif,

A boire dans la coupe ardente de sa bouche.
Et j'ai cru que la femme aimait, je l'ai suivie
A travers des pays de brume et de prairies
Où ses pas éveillaient des roses dans la boue ;

La bonté de la nuit m'endormit auprès d'elle,
Et nous ne savions pas que la chair est mauvaise ;
J'enveloppai les contours frêles de ses rêves
De vers subtils qui la frôlaient comme des ailes,

Et l'heure de l'amour descendit dans ses yeux,
L'heure où l'ombre s'emplit d'aromes et de souffles,
Où l'oreille de l'homme éperdument écoute
L'immensité qui monte en prière vers Dieu.

Pourquoi l'enfant ricuse à qui j'ai tout donné
Retira-t-elle un jour ses mains d'entre les miennes
Avec un dédain froid des gestes qui retiennent ?
Ah ! pourquoi celle-là m'a-t-elle abandonné ?

Et la Vie éternelle répond : Le Destin
Veut qu'aux vasques d'antan boivent d'autres colombes,
Qu'à chaque aurore un lys meure à la même tombe
Et que l'essaim nouveau s'enivre à l'ancien thym. —

D'autres puiseront donc un peu d'ombre à cette âme
Comme on viole l'eau sombre au cœur des puits profonds,
Mais nul d'eux ne saura quel parfum s'en émane,
Ni l'or que le soleil incrusta dans le fond.

Moi je ne dois plus voir neiger dans la lumière
Le vol immaculé des cygnes sur les cimes,
Et le matin qui naît scellera mes paupières,
Car la route où je marche aboutit à l'abîme.

La Mort splendide et bonne et calme se dévoile,
Et je me penche, une dernière fois, pour boire
A la source d'amour dont l'eau glacée et noire
Recueille l'agonie immense des étoiles.

DERNIERS VERS



Le soleil descendit alors sous l'horizon.
La fraîcheur vint, c'était à l'arrière-saison ;
Tu me laissas couvrir d'un châle tes épaules.
Les ramages d'oiseaux qui remplissaient les saules
Se turent. Nous marchions sur un chemin désert
En regardant le ciel de l'Ouest devenir vert.
Une charrue au bord de la plaine muette
Mêlait sa plainte aux cris tardifs de l'alouette,
Et, sur les flumes lastrés des chevaux de labour,
Se reflétait, humide éclat, la fin du jour.
Nous allions. En silence à mon bras suspendue,
Tu semblais, tendre femme, appauvrie et vaineue.
Soudain sur le talus nous vîmes émerger
Près de nous, silhouette étrange, le berger
Suivi de ses brebis qu'un chien zélé gouverne.
De toutes parts tombait le crépuscule terne.
A l'Occident parut l'étoile de Vénus.
Un premier tintement timide d'angélus

Emut l'air immobile et les ombres voisines.
D'autres cloches, au loin, derrière les collines
Redirent après lui la prière du soir.
Tu m'étreignis avec un âpre désespoir
En me montrant tes yeux pleins de sombres pensées,
D'où se précipitaient les larmes amassées.
Comme toi, plus que toi peut-être, je scuffrais
De cette heure qui sait irriter les regrets ;
Car lorsqu'ils vont ainsi sur les routes d'automne
Où quelque scarabée invisible bourdonne,
Les amants, d'un amour sans avenir épris,
Isolés au milieu des champs vagues et gris,
Se sentent défaillir devant leur destinée.
Mais, ne t'ayant déjà que trop abandonnée
A cet obscur effroi qui m'oppressait aussi,
Pour te réchauffer l'âme et fondre ton souci,
Longuement je baisai ta bouche et tes paupières.
Tes forces, pas à pas, revinrent tout entières.
D'un bras autour du cou, je te guidais. Il faut,
Dis-je, porter nos cœurs plus haut, toujours plus haut.
S'il est vrai que la nuit pour la terre s'apprête,
Ne considère pas le sol, lève la tête
Vers l'azur où sourit, vaporeux et vermeil,
Ce nuage qui voit encore le soleil.

Commencé le 18 mars.

Achévé du 22 novembre au 4 décembre 1905.

Lunéville.

Bien que je puisse, en droit, vivre de longs soleils
Avant l'heure où dans l'ombre il me faudra descendre,
Parfois, pendant les nuits pleines d'amers réveils,
Je m'occupe d'un lieu de repos pour ma cendre.

Donc, lorsque je mourrai, soit très tard ou demain,
Qu'on ne me porte pas à la place commune
Où le vulgaire épelle autour du grand chemin
Les noms, souvent brisés, des morts qu'il importune.

Je veux jouir du lit dont on ne sort jamais,
Dans un bois qui m'est cher, sur un coteau fidèle
D'où ma tombe verra l'horizon que j'aimais
Par-dessus la lisière en pente au-dessous d'elle.

Là, dans la paix sylvestre en dehors des sentiers,
Coin de silence où seule une source résonne,
Est un enclos qu'entoure un rempart d'églantiers
Où les lièvres chassés se cachent en automne.

Là, tandis que j'aurai sur ma tête, l'été,
Un sol frais que la feuille au bruit lointain protège,
La terre sera tiède à ma tranquillité,
En hiver, sous l'épais silence de la neige.

Un poète, poussé par un désir pieux,
Viendra peut-être un jour rêver devant ma tombe ;
Prenant un bûcheron pour guide dans ces lieux,
Il sera dans le bois avec la nuit qui tombe ;

Et penché sur le cippe orné de mousse : Ami,
Ou qui tu sois, passant, pourra-t-il lire, honore
La mémoire de l'homme à tes pieds endormi :
Les femmes l'ont aimé, les Muses plus encore.

L'amour est un sépulchre où l'on se couche à deux.
Aussitôt que la nuit est en fête autour d'eux,
Les amants, irrités par un trop long veuvage,
Se saisissent avec une fureur sauvage.
De tous leurs membres nus l'un dans l'autre tressés,
Silencieux ou pleins de rires insensés,
Ils semblent s'arracher chacun hors de soi-même
Pour reformer enfin une unité suprême.
Ils font craquer leurs os meurtris par des efforts
Qui voudraient aboutir à l'au-delà du corps.
Mais les possessions les plus âpres sont vaines.
Le désir forcé ne quitte pas leurs veines,
Au baiser qui s'éteint se rallume un baiser,
A l'étreinte, capable un instant d'abuser
Cette faim d'infini que rien ne rassasie,
Succède sans relâche une autre frénésie,
Et, toujours aussi loin d'épuiser leur tourment,
Ils se rongent la bouche avec acharnement.
Cependant, à travers la dalle, sur leurs têtes,
Gronde le bruit confus des luttes et des fêtes.

Si l'homme, à qui la vie encor parle en secret,
Mordu dans ce tombeau d'amour par le regret,
Parvient en s'arc-boutant à soulever la pierre,
Il sent un bras de feu qui le tire en arrière.
Je suis, lui dit alors durement une voix,
Jalouse des passants et du jour que tu vois.
Et le bras, qui l'étreint sans pitié, le recouche,
Et l'on se ressaisit dans l'ombre, bouche à bouche.
Ils croyaient, ne sachant eux-mêmes qu'oublier,
Que le temps arrêta pour eux son sablier.
Et pourtant leurs saisons ne marchent que plus vite,
Puisqu'ils ne peuvent pas en distinguer la suite.
Donc le sépulcre s'ouvre au soleil tout à coup,
Et quelqu'un du dehors crie au couple : Debout !
C'est l'heure. Votre amour a rempli sa durée.
Maintenant à chacun sa tombe séparée !
Eblouis, éperdus, sur leurs genoux tremblants,
Ils se dressent, se voient avec des cheveux blancs,
Et, spectres douloureux que la lumière enivre,
Ils comprennent trop tard qu'il aurait fallu vivre.
Maudissant leur passé stérile, ils restent seuls
A l'âge où leurs anciens compagnons sont aïeuls.
Plus poignant que les cris dans sa grandeur muette,
Ah ! quel regard alors, plein de larmes, se jette
Le couple, amer, pressé déjà par les moments !
Regard désespéré d'adieu que ces amants,
Mêlant à leur amour une obscure rancune,
Donnent encore ensemble à leur couche commune,

Avant d'aller dormir, chacun de son côté,
La solitaire nuit de leur éternité.
Car voici que la Mort de nouveau les appelle,
Et qu'ils se sentent pris aux épaules par elle
Et qu'elle les arrache à leurs derniers baisers
Et les chasse à travers deux chemins opposés,

Lunéville — Saint-Moritz, 11 décembre 1905-8 février 1906.

Si vous croyez que je vais dire...

MUSSET.

Si le bonheur que je désire
M'était donné,
J'en resterais, dois-je le dire ?
Tout étonné.

Si la peine qui m'est unie
Quittait mon cœur,
Ce serait avec mon génie,
J'en ai bien peur.

Si chez moi pour toujours ma belle
Venait s'asseoir,
Je bâillerais à côté d'elle
Avant le soir.

Lunéville — Saint-Moritz, 23 décembre 1905-9 février 1906.

Qu'ils prennent garde ! Ils ont acheté les services
D'une femme entre eux tous célèbre par ses vices
 Pour me rompre le cœur ;
Mais mon front dépouillé par ses ciseaux d'esclave
Se répare et je ris de sentir sous l'entrave
 Renaître ma vigueur.

Ils m'ont chassé de rue en rue à coups de pierres
Leur boue avec mon sang coule de mes paupières
 Qui sont pleines de nuit.
Me voici sous le toit des idoles impures
Où, redoublant ses cris de joie et ses injures,
 Leur peuple m'a conduit.

Tandis que leur triomphe autour de moi bourdonne,
Mon corps, en se glissant de colonne en colonne,
Se mesure au mortier ;
Je vais être assez fort dans des heures prochaines
Pour secouer sur eux de mes poings lourds de chaînes
Leur temple tout entier.

Lunéville -- Saint-Moritz, 8-12 janvier-14 février 1906.

Si, quand je serai vieux, un jour, quelque jeune homme,
Le cœur ému, baissant les paupières, me nomme
Mes livres parmi ceux qui lui sont le plus chers :
Quoi ! C'est vrai, lui dirai-je, on goûte encor mes vers ?
J'en suis en même temps fier et triste, ô poète,
Car, pour moi, dans les soirs où je les refeuillette,
C'est comme si j'entrais dans un monde étranger.
Mes livres ! je les lis parfois pour déranger
La poussière trop prompte à recouvrir leurs tranches.
Je me figure alors tourner des pages blanches,
Tant les mots où j'aimais à me peindre ont pâli.
Tout ce que j'espérais défendre de l'oubli :
Le jardin plein d'oiseaux, de fleurs, d'arbres et d'ombre
Qui m'apprit dès l'enfance et le rêve et le nombre,
Ma jeunesse d'abord solitaire et suivant
Dans ses chemins toujours déçus les pas du vent,
Pour venir, lasse enfin de l'éternel voyage,
Trouver le port auprès d'un bien-aimé visage.
Le pur amour bientôt mêlé d'un âpre feu
Et qui, d'être contraint, s'irrita contre Dieu.

Ma foi souvent quittée et souvent ressaisie,
La fièvre des baisers et de la poésie,
Et la voix de mon cœur jalousement épris
Répandue en éclats de colère, et les cris
Naïfs que m'arrachait le désir de la gloire,
Et tant de jours enfin, noyés de douleur noire...
Tout cela vous émeut, vous autres ? Soit ! C'est bien
Moi, je n'en sens plus rien, il ne m'en reste rien,
Ma maison, de mes mains construite, m'est fermée,
Et je ris de pitié devant ma renommée.
Les vivants m'ont vu fuir de leur communauté.
Bâtissant à l'écart mon rêve de beauté,
Je n'ai, dans chaque chose au monde et de moi-même,
Perçu que le matière fatiguée d'un poème,
Inquiet au milieu du plus poignant baiser
Des vers qu'il me faudrait pour l'immortaliser.
Précocement payé par de mauvaises rides,
Tout ce travail pour moi se résout en mots vides.
Aussi, sur mon passé, seul et vieux, aujourd'hui
Je jette un vain regard d'amertume et d'ennui,
Comme un comédien qui rend son dernier rôle.
Oui, lui dirai-je encore, en lui frappant l'épaule :
Mon jeune ami, donnez de vos forces à l'art,
Mais gardez bien à l'homme en vous sa sainte part.
En vérité, c'est peu de chose qu'un beau livre ;
Avant tout, croyez-moi, sauvez-vous de vivre.

Nuages qui passez pour ne plus revenir,
Nuages, beaux nuages,
Vous ressemblez aux cœurs amoureux des voyages
Qu'on ne peut retenir.

Vous ne vous mêlez point avec ceux de vos frères
Dont la foudre envieuse appesantit les flancs.
Un par un, vous glissez là-haut, sveltes et blancs
Et l'air bleu teint les bords de vos formes légères.

L'homme qui sur sa route, inquiet d'un abri,
 Au dur soleil s'avance,
Goûte pour sa fraîcheur votre brève présence
 Sans en être assombri.

La fin du jour souvent d'érages bas s'encombre,
Mais vous, préoccupés du chemin éternel,
Vous avez disparu sous la ligne du ciel
Après avoir béni la terre de votre ombre.

Orléans — Lunéville, 27 avril-1^{er} mai 1906.

Sur mon mur, comme un cœur débordant de lumière,
Une rose a fleuri, de toutes la première.
Du coin de la fenêtre où je rêve, on pourrait,
En se penchant un peu, la cueillir à regret ;
Car, trop vite au milieu des livres étouffée,
Je n'aurais pas joui du délicat trophée ;
Car elle est svelte et blanche, elle est jeune d'un jour,
Elle rit au ciel neuf de mai, pleine d'amour.
Son destin n'est-il pas d'embellir ma demeure
Avec d'autres qui vont éclore d'heure en heure ?
Que le vent donc l'embrasse et la berce en époux !
Loin de m'en émouvoir d'aucun chagrin jaloux,
Il me plaît qu'elle vive heureuse et qu'on la voie,
Et j'écris à sa gloire un poème de joie.

Lunéville, 14 mai 1906.

Pour être entièrement sincère, je devrais,
Dès demain, sans espoir de retour, sans regrets,
Fort et fier des raisons de mon apostasie,
Ranger ma plume et rompre avec la poésie.
Mes vers sont pleins de vraie et libre volonté,
Mais si mon cœur vraiment cherche la vérité,
Qu'il ne s'attache plus à lui-même en avare.
Le soin de sa douleur des autres le sépare.
Qu'il s'élève au-dessus de son propre horizon !
Partout des maux obscurs voudraient leur guérison,
Et les pleurs inconnus de tant d'hommes, mes frères,
S'ils manquent de l'éclat des larmes littéraires
N'en méritent que mieux qu'on veuille à les tarir.
Beaucoup de malheureux, irrités de souffrir
À tel point que la mort reste leur seule envie,
Se reconcilieraient peut-être avec la vie
En voyant ma pitié s'épanouir sur eux.
Souvent, lorsque l'été rit dans le parc ombreux
Où je songe à l'amour en respirant mes roses,
Je m'entends appeler par les plus nobles causes.

Mon esprit tour à tour monte à tous les emplois !
Etre de ceux qui font et redressent les lois ;
Que la sainte équité m'inspire à la tribune,
Et que les fronts rétifs qu'éloignait la rancune,
D'un même mouvement émus comme les blés,
Dans le sens de ma voix s'inclinent rassemblés.
Voyager, si l'ennui m'ordonne que je parte,
Et, parmi des pays lointains encor sans carte,
Gagner à ma patrie un empire nouveau.
Mais le meilleur serait d'habiter le hameau
Où m'attend, plaine et bois, une part d'héritage.
Là, résolu de vivre en véritable sage,
Je suivrais, respecté de tous aux environs,
Tantôt mes laboureurs, tantôt mes bûcherons.
Je cueillerais le miel de ma ruche grondante
Et sous mon toit les fruits d'une vigne abondante ;
Et j'aurais à ma porte un banc, où, chaque soir,
Je viendrais respirer l'air nocturne et savoir
Quel robuste bonheur, franc de mélancolie,
Couronne une journée utilement remplie.

Enfin si, concentré par la douleur en moi,
J'ai senti s'appauvrir dans cette ombre ma foi,
Je n'en ai qu'une soif plus âpre de lumière.
C'est ainsi que, tenace, une tige de lierre
Dont la graine germa dans un cellier obscur
Se pousse vers le jour par les fentes du mur.

Dehors donc ! Au milieu des hommes ! Tout de suite !
Que mon cœur, trop présent à lui-même, se quitte !
Je ne me guérirai que par l'amour d'autrui
Du doute qui me ronge et m'épuise aujourd'hui.
Mon âme en répandant sa chaleur dans les âmes
Récoltera plus tard une moisson de flammes.
Pour qui sait librement l'accepter, tout lien
Demeure, quand le sort se retourne, un soutien.
Il faut prendre ma part de la commune chaîne
Et m'asseoir au foyer de la famille humaine
Si je veux découvrir un sens à l'univers.
Ce n'est pas en forgeant sans relâche des vers
Au fond d'un solitaire atelier de poète
Que je pourrai trouver le Dieu qui m'inquiète.

Lunéville, 18 janvier — Saint-Moritz, mars — Lunéville, 19 mai 1906

Je suis seul. J'ai jeté mon masque sur la table.
Je me retrouve donc moi-même, véritable !
Je n'aurai pas besoin, cette nuit, pour me voir
D'écarter les rideaux qui cachent mon miroir.
Toutes mes passions me montent au visage
Et chacune se nomme à moi par son ravage.
C'est toi, Désir, essor vers l'infini, Désir
Qui te brisas devant trop de biens à saisir,
Et toi qui n'a d'objet au monde, Amour, qu'un être
Dont le Destin résiste à m'établir le maître.
Et c'est vous, la Colère et la Haine, où je sens
Aboutir mes instincts de bonheur impuissants,
Et toi, l'Orgueil, qui fais qu'un vaincu se redresse,
Toi, l'Ironie, avec d'une vaine tendresse,
Enfin toi qui me mords aux racines du cœur,
Amertume, et me rends la lumière en horreur.
Farouches passions, dehors, je vous délivre !
Dévastez à loisir mes traits et laissez vivre
Ma pauvre âme où, pendant le jour, vous refoula
Le faux-semblant, si lourd à porter, que voilà.

Ce masque sourcilux avant tout de sa ligne,
Marque une volonté constante d'être digne.
Austère détenteur des grands espoirs humains,
Les femmes ne l'ont pas modelé de leurs mains.
Comme un temple qu'habite une haute pensée,
Il est grave et respire une douceur glacée.
Si son front patient, de rides revêtu,
Raconte ses travaux et leur longue vertu,
Sa bouche circonspecte est pleine de silence
Et de ses yeux jamais aucun pleur ne s'élançe.
Mais il est amolli de larmes au-dedans
Où je l'ai par endroits déchiré de mes dents.
Voyant ce qu'il renferme et ce qu'il offre à lire,
Je le salue avec mépris d'un âpre rire.
C'est la nuit. L'aube est loin et mes murs sont épais.
Je suis seul. Renonçant à mes propres respects,
Je vais, dans des éclats de libre frénésie,
Pouvoir me reposer de mon hypocrisie.

Lunéville, 9 mai — 26 juin 1906.

Il ne fera bientôt plus clair dans le jardin
Où le soir de Juillet furtif et doux se glisse.
Le vent soupire avec la flûte du voisin,
L'âme s'anéantit dans un muet délice.

Un nuage dont rien ne serre le contour
S'abandonne aux courants du ciel de pâle soie.
Le feuillage verni reflète encor le jour,
Mais dans l'ombre déjà chaque forme se noie.

Tandis que son relief se dérobe aux regards,
Avant que la lumière ait disparu des choses,
Pour éblouir la nuit qui vient de toutes parts,
Le jardin tire un feu d'artifice de roses.

Wadelaincourt, 8 juillet, 10 h. 1/4-11 h. 1/4 soir 1906.

Un pauvre, quelque ancien marin, sur ce caillou,
Cisela sous mes yeux la mer avec un clou.
C'était au mois d'avril des poignantes années
Qui devaient, mon amie, unir nos destinées.
Mon cœur alors, craignant son espoir, inquiet,
Sans relâche, en tous lieux, au hasard se fuyait.
Ce jour-là, débarqué la nuit d'autres rivages,
J'avais couru, heurtant la foule, à pas sauvages,
Les quais laborieux d'une ville du Nord,
Et je grimpais, content d'avoir quitté le port,
Un sentier qui s'accroche au front d'une falaise.
La mer sous le soleil, frémissante fournaise,
Était couverte au loin de voiles au beau sein,
Fougueuses ou qui vont en rêvant leur chemin.
Du côté de l'Ouest je vis un vapeur poindre
Sur la ligne où les flots au ciel semblent se joindre.

A mes pieds, dans le gouffre, en assauts convulsifs,
Les vagues déchiraient leur dentelle aux récifs.
Spectacles que le cœur insatiable emploie
A grossir ses trésors de douleur ou de joie,
Et qui tirent de lui par un constant retour
Le sens qui manquerait au monde sans l'amour !
Une voix suspendit notre échange sublime.
Assis contre un rocher au-dessus de l'abîme,
Un vieil homme au chapeau de pêcheur m'appelait,
S'offrant à me graver des riens sur un galet.
Ouvrier patient de souvenirs à vendre,
Il choisit dans son sac une pierre au grain tendre,
Bien ronde, remplissant la paume, nue encor.
Il suivrait mon désir, dit-il, pour le décor.
Je lui montrai la mer immense. Jusqu'à l'heure
Où le soleil couchant de son disque l'effleure,
L'artiste, auprès de moi, plié sur son travail,
Reporta ses regards du modèle à l'émail.
Le joyau t'appartient, ma bien-aimée. Admire
Ces barques dont on croit que la voile respire,
Ces vagues, soulevant sur leur molle moisson
Le paquebôt qui fume au bord de l'horizon.
Là-bas l'arche du ciel ferme la perspective
Et tu sens que d'ici tu domines la rive.
Mais la façon n'est pas seulement ce qui vaut :
L'humble chef-d'œuvre a leste un mérite plus haut.
Il nous touche le cœur par son naïf génie
Qui se mesure avec l'étendue infinie.

Un vieux pauvre, sortant un soir de son destin,
S'est contemplé lui-même à travers le lointain,
Et c'est ce rêve ému qui dans la pierre passe
En donnant sa grandeur à ce petit espace.

Lunéville-Wadelaincourt, 28 juin-21 juillet 1906.

Tu n'étais qu'une argile inerte, je t'ai prise,
J'ai pétri de mes pleurs ce tas de terre grise
Et je l'ai modelé de mes embrassements.
D'abord de glace envers mes baisers véhéments,
Au feu qui t'empourpra plus tard, statue encore,
J'ai senti poindre en toi l'intérieure aurore
Et mûrir par degrés la femme, jusqu'au jour
Où mon étreinte enfin te fit gémir d'amour.
Or voilà qu'à présent, vivante de mon âme,
Forte de ma pensée et chaude de ma flamme,
Un orgueil oublieux t'emporte ! Tu te crois
Mon égale et prétends mettre de front nos droits.
Si je trace ma route à ta marche royale,
Tu me dis : « N'attends pas de moi que j'obéisse ».
Et tu pars seule ailleurs ou tu frappes du pied.
Ne sais-tu pas combien l'air duette te sied ?
Ton visage paraît moins beau quand tu me braves.
Comment, toi qui devrais adorer tes entraves
Et plier ton destin aux ordres de mon cœur,
Oses-tu te lever contre ton créateur ?

L'amour semblait d'abord quelque chose d'ailé,
Comme un nuage blanc à peine modelé
Que l'âme se repose à suivre dans sa course
Et dont l'ombre promène une fraîcheur de source.
Mais où donc est le vent léger des premiers jours ?
A la jeune saison succèdent les temps lourds.
Voyageur qui marchais jusque-là d'un pas preste,
Tu ne distingues plus ton compagnon céleste
Dans l'immobile amas des nuages haineux.
Tout ton espoir aussi paraît se perdre en eux,
Et tu laisses peser sur ton cœur sans courage
Le silence de plomb qui précède l'orage.

Paris (esquissé à Wad.), 31 juillet 1906.

Ce tableau d'un bonheur si commun dans la vie
Excite mon sourire autant que mon envie.
Sa rencontre m'émeut tous les jours chez autrui,
Mais je n'en voudrais plus pour moi-même aujourd'hui;
Aucun foyer longtemps ne peut m'avoir comme hôte.
Je suis tel à cette heure et j'en labre la faute
Aux chagrins qui m'ont fait un cœur aventurier.
Vagabond que soutient un bâton de laurier,
Je trébuche en suivant ma destinée instable.
Je n'aime qu'à changer et de lit et de table,
Les biens que je n'ai pas me semblent les meilleurs,
Et je souffre en tout lieu de n'être pas ailleurs.
Pourtant jusqu'au degré qui descend dans la tombe
On ne me verra pas avec ce front qui tombe
Des êtres auxquels rien d'heureux n'a réussi,
Je marcherai tournant en gloire mon souci.

Le soleil du soir, à travers
Les lames de la jalousie,
Sur la page où j'écris ces vers
Répand sa pâle poésie.

Une femme, tout ce long jour,
Était là près de moi, la mienne.
Le printemps sera de retour
Sans doute avant qu'elle revienne.

Mon âme est molle de chagrin.
On n'entend de ce lieu tranquille
Que le sifflet moqueur du train
Avec les cloches de la ville.

Si j'essaie en fermant les yeux
De croire encore à sa présence,
Je n'arrive qu'à sentir mieux
Ma solitude et le silence.

Je tremble, j'étouffe, j'ai mal.
Des raisins mêlés à des pêches
Dans une coupe de cristal
Reposent sur des feuilles fraîches.

Voici qu'avec douceur la nuit
Occupe la chambre embrumée
Où je pleure, le cœur détruit,
Le départ de ma bien-aimée.

Ce jeudi, août 1906.

Mon âme, avouons-le : la Parque t'a servie
En tissant de chagrins l'étoffe de ma vie.
Peut-être qu'à l'emploi d'un plus doux vêtement
Tu te fusses perdue à vivre mollement.
Le vulgaire, ébloui d'apparences de soie,
S'étonne de te voir un visage sans joie.
De fleurs d'or et d'argent tes habits sont couverts,
Mais elles te font mal par un cruel envers.
Leur pointe, quand tu prends ton souffle, te déchire,
Et leur morsure accourt au-devant de ton rire.
Aussi, n'espérant plus ton bonheur du dehors,
As-tu d'un sage instinct replié tes essors.
Ton désir, rebuté d'ouvrir une aile franche,
En soi-même âprement s'assied et se retranche
Et se rend maître ainsi, par fragments, à son goût,
Du monde qu'il n'a pu soumettre d'un seul coup.
C'est l'avare tenace, avec sa froide ivresse,
Serrant les bras autour de son cr qu'il caresse.

Dans ce lieu sûr, profond, sous son accès étroit,
Chaque jour le trésor de tes forces s'accroît.
Qu'un homme dont la vie en gestes se prodigue
Te raille sur ton air de stérile fatigue !
Sa flamme est pauvre auprès de l'ombre où tu nourris
Des passions soudain pressantes en beaux cris,
Et tu reçois, du jeu plus fier de ta pensée,
Ta vengeance, ô mon âme à tout moment blessée !

Wadelaincourt-Lunéville, 20 août-5 septembre 1906.



TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES MATIÈRES



FLEURS DE NEIGE

FRONTISPICE	9
LA BERCEUSE	11
L'AVEUGLE	13
ROSES D'OCTOBRE	15
ORGUES MORTES.....	17
LES APPROCHES DU SOIR	19
L'ANGOISSE D'AILLEURS	21
REQUIEM D'AUTOMNE	23
CHOSSES MORTES	25

JOIES GRISES

Préface de Georges Rodenbach.....	31
A BAUDELAIRE	35
MERCREDI DES CENDRES	36
MAGDALAINE	37
ANNAIK	38
VÉRONIQUE	39
VEILLES DE DÉPART I ET II.....	41
L'ENFANT PRODIGE.....	43
VIERGES DU NORD I ET II.....	45
VERS TRISTES	47
HAREM	49
L'ABREUVOIR.....	50
LES REPENTANCES	52
CABARET RETOUR DES INDES	53
CHARME DES CHOSES	54
POUR ELLE.....	55
LE REPOSOIR.....	56
CLOCHES DES RAMEAUX	57
EPITAPHE POUR LUI-MÊME.....	59
GRELOTS D'OR (<i>Sextine</i>).....	60
LES PAUVRES AU CABARET (<i>Ballade</i>).	63
LA CHANSON DE LA BIEN-AIMÉE (<i>Villanelle</i>)..	65
LES ELFES (<i>Rondeau</i>).....	67
MÉLODIE PAIENNE (<i>Rondeau</i>).....	68
ACACIAS BLEUS (<i>Rondel</i>).....	69
CLOCHES DE TEMPS GRIS (<i>Rondel</i>).....	70
GUDULE (<i>Rondel</i>).	71

POUR ÊTRE ENTIÈREMENT SINCÈRE, JE DEVRAIS.	161
JE SUIS SEUL. J'AI JETÉ MON MASQUE SUR LA TABLE	164
IL NE FERA BIENTOT PLUS CLAIR DANS LE JARDIN	166
UN PAUVRE, QUELQUE ANCIEN MARIN, SUR CE CAILLOU.....	168
TU N'ÉTAIS QU'UNE ARGILE INERTE, JE T'AI PRISE	171
L'AMOUR SEMBLAIT D'ABORD QUELQUE CHOSE D'AILÉ.....	172
CE TABLEAU D'UN BONHEUR SI COMMUN DANS LA VIE	173
LE SOLEIL DU SOIR, A TRAVERS	174
MON AME, AVOUONS-LE : LA PARQUE T'A SERVIE.	176

PRÉLUDE SUR LA FLUTE (<i>Rondel</i>).....	72
LE ROSAIRE DES CLOCHES, I A VI (<i>Rondels</i>)..	73
LES CYGNES BLANCS (<i>Rondel</i>).....	78
LES LUTINS (<i>Rondel</i>).....	79
FEUILLES MORTES (<i>Rondel</i>).....	80
LE LAIT DES CHATS (<i>Rondel</i>).....	81
CLOCHES DES VEILLES DE PAQUES.....	82

LE SANG DES CRÉPUSCULES

Préface de Stéphane Mallarmé.....	87
CONSEILS AU SOLITAIRE.....	89
LE RAMASSEUR DE RÊVES.....	90
RUPTURES I A II.....	91
UN MOINE EXTATIQUE PARLE.....	94
LE PAUVRE I A III.....	97
LE STIGMATISÉ.....	101
ÉTÉ DES VIEILLES JOIES.....	102
CEUX QUI CHERCHENT LEUR AME.....	103
PRIÈRE DU BON SERVITEUR.....	105
LA VOIX DU SOIR.....	106
RETOUR AU PARC.....	108
LE VENT EST DOUX COMME UNE MAIN DE FEMME	113
AMES DE CLOCHES.....	114
NOTRE-DAME DU CRÉPUSCULE.....	118
TEL UN SONGE.....	120
PRESQUE UNE ENFANT.....	121
LA CHAMBRE EST CLAIRE.....	122
LA MAISON DORT.....	123

D'UNE FLEUR SÈCHE.....	124
PRÉLUDE A L'OMBRE.....	125
MUSICIENS DE NUIT	126
SOLEIL DE LA TOUSSAINT	127
L'ALLUMEUR D'AMES	128
ENCRES FANÉES	129
BOITES A MUSIQUE	130
SOIR AU CLAVECIN.....	131
LOINTAIN PASSÉ	132
LES JARDINS CLAIRS DE PLUIE.....	133
DERNIÈRES VEILLES DE DÉPART I A III.....	134
LA NUIT D'INFINIE TRISTESSE.....	138

DERNIERS VERS

LE SOLEIL DESCENDIT ALORS SOUS L'HORIZON.	145
BIEN QUE JE PUISSE, EN DROIT, VIVRE DE LONGS SOLEILS.....	147
L'AMOUR EST UN SÉPULCRE OU L'ON SE COUCHE A DEUX	149
SI LE BONHEUR QUE JE DÉSIRE.....	152
QU'ILS PRENNENT GARDE ! ILS ONT ACHETÉ LES SERVICES	154
SI, QUAND JE SERAI VIEUX, UN JOUR QUELQUE JEUNE HOMME.....	156
NUAGES QUI PASSEZ POUR NE PLUS REVENIR....	158
SUR MON MUR, COMME UN CŒUR DÉBORDANT DE LUMIÈRE	160

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze octobre mil neuf cent vingt-trois

PAR

MARC TEXIER

A POUILLYS

POUR

LE MERCURE DE FRANCE



PQ
2613
U214A6
1923

Guérin, Charles
Premiers et derniers vers

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
